



Chapitre d'actes

2013

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Quissat al-mashrabiyya (Le Conte du Moucharabieh) : enraciner
l'architecture appropriée : Hassan Fathy

El-Wakil, Leïla

How to cite

EL-WAKIL, Leïla. Quissat al-mashrabiyya (Le Conte du Moucharabieh) : enraciner l'architecture appropriée : Hassan Fathy. In: L'Égypte en ses miroirs. Paris. [s.l.] : INHA, 2013. p. 52.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:75395>

Quissat al-mashrabiyya (Le Conte du Moucharabieh)

Enraciner l'architecture appropriée : Hassan Fathy

« Comment nos peuples peuvent-ils vivre à l'ère spatiale et conserver en même temps leurs racines dans la terre natale ? Comment nos peuples peuvent-ils en même temps concilier l'authenticité qui est l'histoire et le renouvellement qui est l'avenir ? Comment peuvent-ils vivre au siècle de la mondialité ou les frontières et les distances sont éliminées, sans perdre leur essence et leurs caractéristiques ? Comment peuvent-ils s'ouvrir aux horizons de la technologie moderne, sans sacrifier leur prestigieux patrimoine ? » Gamal Abdel Nasser¹

Un architecte-écrivain

Homme aux talents multiples, l'architecte égyptien Hassan Fathy (1900-1989) ne s'est pas contenté de dessiner de nombreux projets et de rédiger des conférences, rapports et autres ouvrages argumentés pour défendre sa conception de l'architecture. Tout comme il fait représenter à l'intention des habitants du village qu'il a construit, Nouveau Gournah, une pièce didactique sur la bilharziose, fléau caché des eaux du Nil qui décime les populations rurales, Fathy s'exerce aussi à la littérature. Parallèlement à son travail d'architecte, il produit en effet quelques pièces de théâtre et textes littéraires, comme en témoigne un certain nombre d'écrits demeurés, pour la plupart, à l'état de manuscrits jusqu'à récemment. Il est dès lors étonnant de constater que nul n'a jamais relevé le fait que l'ouvrage majeur de Fathy, *Construire avec le peuple. Histoire d'un village d'Égypte : Gournah* (1971), avant d'être un livre d'architecture, était un ouvrage romanesque, une sorte de polar articulé autour du sabotage de Nouveau Gournah². Le caractère littéraire du livre a du reste largement contribué à en faire un best-seller mondial.

Persuadé que le théâtre ou la fiction peuvent être les vecteurs d'une pensée pédagogique à l'intention d'un large public, Fathy prend souvent la plume dans une intention prosélyte, cherchant à convaincre autrement son auditoire de ses idées sur la recherche de la vérité, le patrimoine national, la situation (post-) coloniale, le rapport à l'environnement, ou encore les modes de vie les plus appropriés. Dans la plupart des cas il s'agit pour lui, dans

¹ « La qa'a arabe de la maison cairote. Son développement et quelques usages pour son usage », *Colloque international sur l'Histoire du Caire*, Dar al-Kutub, 1970, préface.

² L'ouvrage peut aussi être interprété comme une symphonie, voir Jessica Stevens-Campos, « Un récit en forme de sonate », ds. *Hassan Fathy dans son temps*, 2013, pp. 212-217.

l'écriture comme dans la vie, de défendre les savoir-faire et les savoir-vivre traditionnels contre l'importation de modèles occidentaux inappropriés en Egypte.

Deux fictions, *Le Pays d'Utopie*, publié en 1949³, et *L'enfer du béton armé (Dar al-bawar al-mussallaha)*⁴, rédigée dans les années 1964-1965, mériteraient une étude aussi détaillée que *Quissat al-mashrabiyya*, la nouvelle présentée dans ce volume. Le premier récit, rédigé au moment du chantier de Gournâ et de la rencontre avec l'égyptologue ésotérique René Schwaller de Lubicz, a pour thème principal la quête de la Vérité. Un couple part à la recherche de la Vérité et traverse au cours de son périple différentes contrées, avant d'atteindre une vallée reculée des pays verts, éloignée du monde moderne, où vit heureux un couple de paysans âgés, puis de séparer, l'homme continuant son chemin fatal en quête d'une inaccessible Vérité.

L'homme est un savant, capable de lire les langues anciennes ; la femme est le portrait d'Aziza Hassanayn⁵, belle, faisant des œuvres de charité, habitant une « splendide demeure [...] lieu où se rendaient les grands hommes, où se réunissaient l'élite des artistes, les hommes de science, les juristes et toute la haute société de la Cité des Cités. »⁶ ; gagnée par l'ennui et amoureuse du savant, elle part aussi à la recherche de la Vérité. Tous deux visitent d'abord les pays blancs, probablement les Etats-Unis, pays matérialiste, où ils rencontrent des gens qui vivent dans des appartements, avec un train de vie d'un « luxe extrême » comprenant « voiture automobile », « glacière électrique », « appareil de radio » et « fourneau électrique »⁷. Obligés de travailler toute la journée hors de chez eux, ils ne profitent pas de leur luxueux confort et ne sont pas heureux. Dans les pays bleus, probablement les pays nordiques, froids, réglementés, les habitants vivent dans des maisons toutes semblables, qu'il est impossible de reconnaître dans le brouillard ; ils sont mélancoliques. Dans les pays jaunes, les pays arabes, sujets à la modernisation, ils voient « les gens démolir les belles maisons et palais anciens pour reconstruire à leur place des maisons sans caractère, en béton armé, ressemblant à des boîtes d'allumettes⁸ ». Car le style des vieilles maisons ne peut s'accommoder du confort selon le modèle américain. Dans les pays rouges, probablement les pays du bloc soviétique, on bâtit d'immenses cités à une vitesse démentielle, copiant les formes et les lignes des pays blancs. On y censure la liberté d'expression. Jadis une sorte de

³ *Revue du Caire*, nov. 1949, pp. 8-35, texte publié en français.

⁴ Pour de plus amples détails, voir Leïla el-Wakil, « L'amour du patrimoine », ds. *Hassan Fathy dans son temps*, 2013, pp. 349-350.

⁵ Epouse de Hassan Fathy.

⁶ « Le Pays d'Utopie », ds. *Revue du Caire*, nov. 1949, p. 6.

⁷ *Id.*, pp.7-8.

⁸ *Id.*, p. 9.

pays de cocagne et désormais ruinés et abandonnés, les pays verts ont été anéantis par la machine. Seul un couple de paysans établi dans une contrée inaccessible, ayant échappé à l'industrialisation dévastatrice, semble couler des jours heureux, dans une jolie hutte, comme Philémon et Baucis. Mais la Vérité recherchée par les protagonistes du récit n'y est pas. En quête de la pierre philosophale, l'homme continue son chemin, seul. Il converse avec une ombre, puis meurt dans les glaces d'une montagne aride.

L'enfer du béton armé, écrit au moment du chantier de Nouveau Bariz, développe une antithèse entre les bienfaits des modes de vie traditionnels dans le désert de Haute-Egypte et le fiasco des systèmes modernes importés d'Occident et particulièrement des Etats-Unis. Cette pièce inédite met en scène l'opposition entre traditions vernaculaires locales et modernité occidentale. Elle se déroule à Kharga, agglomération proche de Nouveau Bariz. Comme souvent dans les textes de Fathy, les protagonistes défendent des valeurs opposées. Cette manière de débat contradictoire, peut-être inspiré des débats juridiques (son père n'était-il pas juge au Tribunal d'Alexandrie ?), évoque le dialogue établi par Camillo Boito dans son ouvrage *Conserver ou restaurer : les dilemmes du patrimoine*⁹. De la même manière Fathy oppose ici un fonctionnaire, qui vit dans la nouvelle Kharga, ville d'immeubles en béton alignés le long de larges artères dans lesquelles s'engouffre le *khamasin*¹⁰, et ne jure que par le Coca-Cola et le ventilateur électrique, avec son hôte, qui regrette l'architecture traditionnelle de la vieille ville de Kharga et le traditionnel éventail de paille des oasis égyptiennes. A force de discussions, celui-ci réussit finalement à convaincre son interlocuteur de la sagesse des savoir-faire et des modes de vie des anciens Egyptiens lors d'une visite effectuée dans la vieille ville abandonnée de Kharga, au lacs de ruelles enchevêtrées et aux maisons aux épais murs de terre crue. A l'heure où l'Egypte nassérienne fait partie des pays non alignés, il est certain que la stigmatisation faite par Fathy de l'américanisation et de son cortège de modernités résonne de façon toute particulière.

Le Conte du Moucharabieh

Ecrit en 1942 et remanié en 1984 avant d'être publié en arabe à Beyrouth en 1991, *Le Conte du Moucharabieh*¹¹ semble avoir été joué, si l'on en juge par quelques photographies de

⁹ Camillo Boito, *Conserver ou restaurer : les dilemmes du patrimoine*, trad. par Jean-Marc Mandosio et présenté par Françoise Choay, Paris, 2000.

¹⁰ Vent de sable provenant du désert.

¹¹ Nous vous proposons ci-après la traduction de l'une des deux versions conservées à la Rare Books and Special Collections Library and Archives de l'Université américaine du Caire. Une traduction orale faite par Ola Seif avait servi pour la publication de l'ouvrage *Hassan Fathy dans son temps*, 2013. La traduction exhaustive, présentée ici, a été effectuée par Rana Kadry, Manal Hammad et Sawsan Maher.

décors de théâtre conservées dans les archives de Hassan Fathy. Il s'agit d'une pièce autobiographique didactique, à caractère nationaliste, dont le héros, Khalid, est le porte-parole de Fathy. Agé de plus de trente-cinq ans, cet Egyptien imprégné de culture orientale et occidentale défend les valeurs nationales, qu'il estime compatibles avec la vie moderne. Il réproouve les changements auxquels ont été soumis tous les aspects de la civilisation de son pays et en particulier l'architecture, occidentalisée et défigurée sans élégance. S'il est encore célibataire, c'est d'ailleurs faute d'avoir trouvé la maison dans laquelle il aimerait voir naître et grandir ses enfants.

Il s'emploie ainsi à promouvoir une architecture arabe moderne afin de garantir la survie des arts appliqués traditionnels, en voie de disparition sous l'effet de la modernisation occidentale. Comme le titre l'indique, la pièce de théâtre est l'histoire d'un moucharabieh, qui ornait à l'origine un palais du XIV^e siècle, situé à la rue al-Nahasin. Sauvé de la démolition par l'antiquaire Haj Ibrahim, à ses risques et périls, cet ouvrage, orné de sculptures rares, est d'une délicatesse infinie. Il est l'objet de convoitise de revendeurs étrangers, qui veulent se l'approprier pour une bouchée de pain. C'est finalement Khalid, le héros de la pièce, qui achète au juste prix ce bel objet pour le mettre en valeur dans une maison moderne, construite selon les modèles d'architecture traditionnels arabes. Synecdoque de l'architecture égyptienne et arabe, le moucharabieh du conte incarne la survivance de l'architecture ancienne et de la tradition en général.

A l'acte deux, un conte enchâssé « qui surpasse les Mille et Une Nuits », raconté par un troubadour accompagné d'une *rababa*¹², narre l'histoire d'amour présumée dont le moucharabieh fut le complice au XIV^e siècle, entre le prince Mushtaq et la princesse Mahbuba. Lors de sa promenade quotidienne, Mushtaq s'arrête pour admirer la fine beauté de cet ouvrage, sans savoir qu'il dissimule la jeune Mahbuba. Par un effet de synesthésie, Mushtaq perçoit de la musique orientale en regardant le moucharabieh : « Ses ornements sont comme une musique émanant de la peau tendue du mazhar. » A moins que ce ne soit Mahbuba, éprise de lui après l'avoir observé à travers la résille de bois, qui ne chante en s'accompagnant du tambour oriental. Le moucharabieh est l'entremetteur de cette histoire d'amour, qui connaît un happy end.

L'acte trois, durant lequel se déroule la pendaison de crémaillère de la maison que Khalid vient de faire construire, est particulièrement intéressant, puisque Fathy y dresse le tableau de la maison idéale et de la vie authentique qu'il aurait aimé mener avec son épouse,

¹² Luth arabe

‘Aziza Hasanayn, alias Rafi’a dans le conte. La demeure obéit aux dispositions traditionnelles et comporte une *qa’a*¹³, dont la *durqa’a* est surmontée d’une coupole avec des fenêtres en *kammariyya*. Des sofas recouverts de tissu égyptien et de coussins sont adossés aux murs, tandis que des tapis persans ornent le sol. Il n’y a que peu de meubles : quelques chaises et de petites tables. Différents moucharabiehs, aux mailles de largeur variée, ornent les murs de la *qa’a* ; un magnifique moucharabieh – celui du conte – domine l’*iwan* central de ses sublimes dessins géométriques et des lampes avec des bougies sont suspendues au plafond de la *qa’a*.

Nostalgique de la vie traditionnelle, Khalid va jusqu’à habiller ses hôtes de l’*abaya* traditionnelle et faire jouer de la musique arabe. Mais sa fiancée Raf’ia, trop occidentalisée, préfère les robes de soirée à l’*abaya* et les salons dorés Louis XV, tapissés d’Aubusson, à l’aménagement oriental. Les invités, aimant eux aussi mieux singer les mœurs occidentales et danser sur des airs de twist qu’écouter la musique traditionnelle arabe, tournent la pendaison de crémaillère en ridicule. Incompris, Khalid finit par piquer la mouche, puis se retrouve seul, abandonné même par sa fiancée.

Le quatrième acte est le récit d’un rêve, qui débute comme un cauchemar : la modernité occidentale, telle que stigmatisée par Khalid, ravage tout sur son passage. Des êtres maléfiques ripolinent les monuments et les personnes. Le Ripolin, cette peinture industrialisée bon marché, inventée en France, recouvre indifféremment les usures du temps ; dans le récit de Khalid, le pinceau chargé de peinture blanche s’en prend au patrimoine artistique tout comme, dans la réalité, des barbouilleurs peinturlurent parfois les monuments. Le héros du cauchemar, Malik al-Zaman, vante les mérites du Ripolin. Rafi’a échappe de justesse aux maléfices des monstres au service de la peinture industrielle qui anéantit tout sur son passage.

Le cauchemar se dissipe lorsque Khalid et Rafi’a se retrouvent à l’abri du moucharabieh qui dispense une musique harmonieuse, scène qui renvoie à la scène finale de l’acte deux entre le prince Mishtaq et la princesse Mahbuba. Le moucharabieh joue à nouveau son rôle magique de talisman, qui veille sur leur amour. C’est le triomphe des amoureux du passé, capables de composer avec les enseignements de la tradition arabe lentement élaborée, incarnée par le moucharabieh, seul capable de les protéger de la chaleur, de la poussière et finalement, implicitement, de l’intrusion occidentale.

Une théorie contée de l’architecture

¹³ Salon oriental de grande hauteur

Ce conte développe de nombreuses thématiques. Le thème central s'articule autour de la disparition annoncée des arts appliqués traditionnels et des savoir-faire artisanaux, sous l'effet de l'adoption des procédés industrialisés de l'architecture moderne occidentalisée. La perte des modes constructifs arabes condamne à une mort certaine l'artisanat traditionnel dont se détournent les architectes obéissant aux principes du Mouvement moderne. Devenus inutiles, les arts appliqués arabes sont en voie de disparition, ce qu'explique *mu'allim* Ismail, sculpteur de *kammariyya*¹⁴, déplorant la banalité des fenêtres modernes dépourvues d'ornements. La survie de son art, comme des autres formes d'artisanat, passe par le rétablissement des dispositifs de l'architecture arabe. Mu'allim Ismail cite un architecte exceptionnel qui a dessiné des fenêtres modernes arabes, introduisant des motifs jamais vus par le passé, comme ce coq aux plumes ébouriffées ou cette tortue entourée d'herbes aquatiques. Tel est le chemin à suivre pour rénover, en les simplifiant ou en les revitalisant, les dessins de l'artisanat traditionnel. Fathy, alias Khalid, fait probablement allusion au travail de son collègue et ami, Ramsès Wissa Wassef, dont on sait qu'il réalisera de très beaux ensembles de vitraux pour les églises coptes de Mari Girgis (Héliopolis, 1954) ou Sainte-Marie du Ma'arashli (Zamalik, 1957) et pour le bâtiment de l'Assemblée Nationale au Caire¹⁵.

Parallèlement au principe de la rénovation des arts appliqués traditionnels, le conte propose de construire des bâtiments neufs, aptes à recevoir les magnifiques éléments patrimoniaux prélevés d'anciens palais démolis, tels que moucharabiehs ciselés, vitraux enchâssés dans le gypse, fontaines au bassin de marbre, portes en bois précieux ... Construire une maison moderne autour des ouvrages d'artisanat traditionnels est une des idées originales centrales de la pensée de l'architecte de Fathy. Il la met personnellement en pratique dans le projet de la maison de 'Aziza Hassanein au bord du Nil à Maadi, éphémère maison-manifeste, rapidement détruite pour faire place à la corniche du Nil. Cette maison d'architecte édifiée pour lui-même et son épouse fut, tout comme la maison du conte, le prototype exemplaire de ce que pouvait être, selon Fathy, l'interprétation moderne de l'architecture arabe fondée sur les dispositifs traditionnels. Les demeures résidentielles à venir dans sa longue carrière (Fu'ad Riyad, Mit Rihan, al Sabbah, etc.) n'allaient, en fin de compte, qu'être la reproduction, sous différentes formes, de ce principe mis en place dès les années 1940.

¹⁴ Fenêtres en gypse ornées de verres colorés.

¹⁵ Ramsès Wissa Wassef reçoit le Prix national égyptien pour les arts en 1961 pour son dessin des vitraux du bâtiment de l'Assemblée nationale au Caire.

Faire survivre et évoluer dans le sens de la modernité (ou de la contemporanéité¹⁶) la tradition architecturale arabe de sorte à en récupérer la substantifique moelle, tel sera le projet existentiel et militant de l'architecte tout au long de son existence. Si le projet de construire une maison de nature à intégrer les chefs d'œuvre artisanaux conservés dans le magasin de Haj Ibrahim peut être assimilé à un comportement antiquaire¹⁷, Fathy n'eût sans doute pas un seul instant estimé se comporter en orientaliste, reproche qui lui fut pourtant adressé par la suite tant de la part d'une critique internationale que locale. Son amour du passé culturel arabe et de ses chefs d'œuvres artistiques et artisanaux, ainsi que son désir de les voir perdurer, reposent sur une compréhension du phénomène colonial, à laquelle participe un très fort sentiment de perte des racines.

Cette théorie architecturale originale et souvent incomprise se conforte à partir des Accords de Montreux signés en mai 1937. Convaincu que l'architecture égyptienne a été détournée de son chemin sous l'effet de l'occupation physique du pays dès la Campagne napoléonienne à l'extrême fin du XVIII^e siècle, puis sous l'effet du protectorat anglais, Fathy entend faire redémarrer l'évolution de l'architecture égyptienne à partir du moment qui a précédé l'occupation. En effet, forts de leur primat technologique et à grand renfort d'hommes du génie et de nouveaux matériaux industrialisés, les Européens ont réduit à néant la sédimentation artistique et architecturale de siècles d'expérience et de savoir-faire locaux. Le pari est pour lui, comme pour d'autres intellectuels égyptiens nationalistes, de reprendre les choses là où elles en étaient restées avant l'interruption coloniale. Et, à partir de là, d'essayer de trouver l'évolution « naturelle » que les arts et l'architecture eussent pu connaître, s'ils n'avaient été détournés de leur chemin par la domination de modèles exogènes. En repartant de ce moment *ante quem* et à partir des racines locales, Fathy envisage, d'une façon quasi-darwinienne, ce que serait devenue l'architecture égyptienne contemporaine, simplifiée et épurée.

Malheureusement, comme le relève Fathy dans le conte, ce sont davantage les étrangers qui apprécient les beautés artistiques arabes, qu'il s'agisse des revendeurs, pour en faire commerce, qu'il s'agisse d'Hélène, l'amie cultivée et raffinée de Khalid, par

¹⁶ Selon la pensée de Fathy qui estime que l'architecture doit être contemporaine de son époque et non moderne une fois pour toutes.

¹⁷ Voir les travaux de Mercedes Volait sur l'antiquariat, notamment *L'Égypte d'un architecte : Ambroise Baudry (1838-1906)*, Paris : Somogy, 1998. « Le remploi de grands décors historiques dans l'architecture moderne : l'hôtel particulier Saint-Maurice au Caire (1875-79) », ds. *5èmes rencontres internationales du patrimoine architectural méditerranéen*, Marseille : France (2013).

engouement désintéressé. Les Egyptiens de la pièce, occidentalisés, y compris Rafi'a, la fiancée de Khalid, se piquent de mode et d'usages occidentaux, qu'il s'agisse de se divertir, de se vêtir ou d'habiter. A la musique traditionnelle arabe qui les ennuie, ils préfèrent les disques de twist et de jazz sur lesquels ils se déhanchent ; aux mastabas traditionnels revêtus de tissu et de coussins, les salons Louis XV dorés qui font riches. Ils se sentent déguisés dans l'*abaya* traditionnelle dont Fathy estime qu'elle est infiniment plus seyante que les vêtements occidentaux qui ne dissimulent aucun défaut. Ils ne savent même plus comment se saluer, singeant avec ridicule le baise main occidental. Fellah Bek, alias le paysan, avoue son embarras : « Je suis confus ; un salut de la tête, un autre des yeux, un troisième en secouant la main, un quatrième en baisant la main. Laissez-moi saluer de la façon qu'il me plaît¹⁸ ».

A travers les figures de Muhaflata Hanem ou davantage encore de Ramzi, persuadés que la modernité est occidentale, l'esprit caustique de Fathy s'amuse et s'attriste à la fois de l'acculturation de ses compatriotes. Il tente des mises en garde : « Tu es influencé par tous les racontars qui accusent tout Oriental de recul et de retard et tout Occidental de modernisme et de progrès »¹⁹. Son attitude rappelle celle d'André Ravéreau, l'inventeur de l'Atelier du Désert, qui, de même au M'zab, explique que le savoir-être et le savoir-vivre du Sud algérien font tout un avec le vêtement.

Le cauchemar du dernier acte de la pièce diabolise la modernité occidentale : des êtres maléfiques s'en prennent aux amis de Khalid qu'ils poursuivent de leurs pinceaux chargés de Ripolin. L'assassinat perpétré à coups de peinture blanche indélébile est l'anéantissement de tout ce que l'art et l'âme arabes recèlent de vie subtile²⁰. Malik al Zaman et ses acolytes sèment la mort sur leur passage, métamorphosant les êtres vivants en mannequins d'acier. Rafi'a réchappe de justesse et trouve refuge avec Khalid derrière le moucharabieh, qui est le bouclier derrière lequel se protéger de la boîte de Pandore occidentale.

Le moucharabieh : pièce maîtresse de la stratégie architecturale

« A peine entré dans la première cour intérieure, tout parle à l'imagination et au regard. Les vieilles [sic] moucharabiehs qui s'accrochent aux murs, les faïences aux tons bleus qui ornent les portes, les vieux escaliers aux marches usées, les portes

¹⁸ *Quissat al-mashrabiyya*, acte III

¹⁹ *Quissat al-mashrabiyya*, acte III

²⁰ Hassan Fathy s'en prendra aux barbouilleurs qui ont recouvert les murs ancestraux de la Citadelle de peinture à l'huile : « Les magnifiques façades de pierre ont été peintes à l'huile et la corniche en rouge et blanc, couleurs éclatantes. La façade entière jusqu'au minaret et depuis le bas et jusqu'à la base des coupes. Ceci a ôté l'authenticité et l'ancienneté qui la distinguaient travers les âges. C'est inacceptable. Nous demandons l'enlèvement de cette violation de la culture que nous considérons comme une insulte à chaque citoyen et musulman cultivé. » Traduction Ola Seif d'après un carnet de AUC, RBSCL.

finement ciselées, les plafonds peints tout concourt à créer une atmosphère de mystère et de rêve. Et l'on comprend alors pourquoi tant d'artistes, de peintres sculpteurs ou musiciens ont de longue date choisi cette demeure comme un refuge contre le bruit et la platitude des quartiers européanisés du Caire. »²¹

Cette description de Dar el Fan, la Maison des Arts sise au pied de la citadelle dans laquelle Fathy choisit de s'établir à partir de 1962, illustre le charme ensemblier que constituent les arts appliqués arabes encore *in situ* dans cette ancienne demeure ottomane, autrefois manzil de Labib Effendi, connue pour avoir été une sorte de petit Montmartre cairote²². La maison, intacte, offre en réalité aux visiteurs et à ses occupants ce qu'offre le magasin d'antiquités en pièces détachées de Haj Ibrahim, un voyage dans le temps.

C'est autour du moucharabieh que s'articule le récit *Quissat al-mashrabiyya* avec ses inflexions romanesques. Filtre d'amour des Tristan et Iseult du monde arabe, c'est de part et d'autre de l'écran de bois tourné que se noue l'amour de Mishtaq et Mahbuba. Il permet à la princesse de voir incognito le prince et de s'en éprendre, tandis qu'il distille la musique enchanteresse qui va conquérir ce dernier. C'est aussi à son propos que surgit le désaccord entre Khalid et Rafi'a, cette dernière associant l'objet à la condition traditionnelle de la femme emprisonnée dans le harem. Finalement pourtant les deux amoureux des temps modernes traversent l'écran pour venir se réfugier derrière ses mailles à l'abri des dangers extérieurs.

Si le moucharabieh du conte est une pièce d'antiquité particulièrement remarquable et dotée de vertus magiques, c'est l'habileté et le caractère judicieux du dispositif qui, dans la réalité, séduit Fathy. A la fois Khalid et *mi'mar* dans la pièce, Fathy est, tout comme ses personnages, capable de concevoir son projet autour d'un moucharabieh, qu'il soit d'époque ou moderne. Membrane entre le dedans et le dehors, lieu d'une certaine ambiguïté, il est doté d'indéniables vertus artistiques auxquelles s'ajoutent des vertus optiques, puisque sa trame étudiée casse l'effet aveuglant du soleil égyptien ou arabe, préservant l'intimité de la maison et permettant d'observer du dedans le monde extérieur, des vertus climatiques, ses mailles laissant passer la brise propice à la ventilation naturelle, et enfin des vertus hygiéniques, car il protège de la poussière grâce à « ses barreaux [...] plus fragiles que la toile de l'araignée »²³. Khalid décrit ainsi ses qualités : « Il adoucit le climat, purifie l'air, protège les yeux de l'éblouissement du soleil et du réfléchissement de la lumière intense de nos pays. Il empêche

²¹ Cf. AUC, RBSCL, Un petit prospectus bilingue

²² Cf. Nadia Radwan, « Les arts et l'artisanat », *Hassan Fathy dans son temps*, 2013, pp. 104-123 et notamment pp. 118-121.

²³ *Quissat al-mashrabiyya*, acte IV

l'indiscrétion des regards curieux. Son auteur a tellement excellé dans sa formation qu'elle inspire la sérénité à l'esprit et la joie au regard. C'est un chef-d'œuvre artistique qui embellit le lieu qu'il occupe. » La taille des éléments de bois, leur disposition, leur assemblage peuvent varier à l'infini selon l'exposition du bâtiment, la taille et la nature de la pièce. Le moucharabieh peut également être décoré de motifs figuratifs ou de calligraphie.

La pièce oppose le moucharabieh aux ordinaires fenêtres occidentales, dépourvues de qualités et d'ornements : « Hélas ! Ces chefs-d'œuvre, on les a jetés et on les a remplacés par de simples fenêtres sans avantages ». C'est comme si on avait échangé la lampe magique d'Aladin abritant un génie contre une vulgaire lampe en fer-blanc. Dans son article du Colloque International sur l'Histoire du Caire de 1969²⁴, Fathy dédie au moucharabieh un long passage dans lequel il explique la suprématie optique de ce dernier sur le brise-soleil corbuséen à lames de béton qui tranchent la vue en créant des éclats de lumière, critiquant l'usage inapproprié de ce dernier dans les pays d'Afrique.

Il explique notamment que le moucharabieh est généralement composé de deux parties, la partie inférieure qui est un écran de bois, la *mashrabiyya* proprement dite, et la partie supérieure, un grillage de bois à plus large résille appelé *sharigi*. Les moucharabiehs d'une ancienne *qa'a* est généralement très large pour compenser l'effet obscurcissant de l'écran et pour assurer la ventilation. Parfois le moucharabieh occupe toute la largeur du mur, comme dans la maison Katkhuda al Sinnari. Grâce aux ombres des balustres tournés arrondis, le moucharabieh atténue l'éclat de la lumière naturelle et ménage l'œil du spectateur qui regarde à travers. S'appuyant sur ses observations en matière de perception, Fathy remarque encore que la vue extérieure semble être ramenée au même plan, de sorte que la superposition des motifs décoratifs du moucharabieh et du paysage ressemble à un tissu brodé.

Réintroduire le moucharabieh dans l'architecture en lui redonnant sa fonction d'origine (et non pas en le pervertissant en paravent, chaise ou table), c'est faire un premier pas en direction de la reconquête des racines architecturales arabes. En effet, associé au malkaf (ou tour à vent), il participe du système de ventilation naturel de la maison arabe, qui peut encore être améliorée par la distribution des cours et jardins intérieurs, comme le décrira en détail Fathy dans son ouvrage tardif, *Natural Energy and Vernacular Architecture : Principles and Examples with Reference to Hot Arid Climates*²⁵.

²⁴ « La qa'a arabe de la maison cairote [...] », *op. cit.*, 1970, p. 141.

²⁵ *Natural Energy and Vernacular Architecture: Principles and Examples with Reference to Hot Arid Climates*, Chicago-London, The Chicago University Press, 1986.

Dans *Quissat al-Mashrabbiya*, Fathy place le moucharabieh au cœur du dispositif de son offensive architecturale nationaliste, puisque c'est pour le mettre en valeur et en usage que le *mi'mar* construit sa nouvelle maison. Cette dernière, introvertie, s'articule autour d'une cour intérieure vers laquelle elle tourne la plupart de ses fenêtres. Une *qa'a* remplace le living-room hérité d'abord de la tradition anglo-saxonne, puis du processus d'américanisation. Cette pièce de réception est au cœur du dispositif de rénovation architecturale nationale. La *qa'a* est composée du *durqa'a* central, couronné d'une coupole, et flanqué d'*iwanat* dans lesquels prennent place les mastabas traditionnels destinés à asseoir les hôtes de la maison.

Ainsi le moucharabieh fertilise-t-il à la fois la renaissance de l'architecture résidentielle égyptienne puis arabe moderne et la pensée de Hassan Fathy qui lui dédie même l'un de ses nombreux projets touristiques, le *Mashrabbiyya Tourist Center*, centre culturel et de conférences, partiellement construit sur la route des Pyramides au milieu des années 1970, pour les frères Shukri, dont subsistent les plans et une partie des bâtiments fortement remaniés. Aux portes du Caire il imagine un village très particulier qui repose sur l'application de principes portant à la fois sur l'architecture villageoise et sur l'architecture urbaine des quartiers résidentiels. Il est question de créer un forum de discussion autour de la culture urbaine et architecturale, lieu dans lequel l'architecte espère valoriser ses recherches antérieures en matière d'établissements humains sous forme d'ateliers pédagogiques, de séminaires et de conférences et de représentations théâtrales. Les maçons y viendraient se former à la technique ancestrale des voûtes et des dômes. Les architectes et urbanistes participeraient à des séminaires portant sur les différentes disciplines concernant les établissements humains. Le grand public aurait la possibilité d'entendre des conférences et des débats portant sur le patrimoine et l'architecture traditionnelle.

Dans ce centre culturel, le théâtre en plein air occuperait une place significative du dispositif didactique. Les questions architecturales y seraient débattues et des pièces, pour partie déjà écrites, formeraient la base du répertoire présenté au public. Le *Conte du Moucharabieh*, où il est tant question de patrimoine et d'architecture traditionnelle et qui inspire au projet son appellation éponyme, en aurait bien entendu été la pièce maîtresse.

La mise en œuvre du projet prévoyait deux étapes que les dessins de février 1976 illustrent. La première étape de construction devait répondre à la mission pédagogique et vulgarisatrice et s'articuler principalement autour du théâtre en plein air, dont la scène aurait fait office de place principale. Sur scène devaient avoir lieu les représentations théâtrales et les discussions portant sur la situation culturelle et architecturale. Après quoi visiteurs et spectateurs auraient pu suivre des performances et des démonstrations dans les ateliers et dans

le café *baladi* (soit café oriental populaire). Artisans et ouvriers se seraient exercés à la construction traditionnelle, au tournage du bois propre à la fabrication du moucharabieh, à l'art de la *kammariyya*, à la mosaïque de marbre, etc., la production étant écoulee dans des boutiques formant galerie marchande, ainsi que dans un *khan*, voisin du magasin d'antiquités.

Enraciner l'architecture égyptienne et arabe

Actif défenseur des valeurs nationales et persuadé du bien-fondé des formes architecturales sédimentées au cours des générations, Fathy enrichira ses prémisses théoriques des années 1940 de la leçon ékistique²⁶ apprise chez Doxiadis associés. Les perspectives environmentalistes, desquelles naîtra son concept d'architecture appropriée, conforteront sa vision d'une architecture en accord avec le génie du lieu, le climat, l'usage et l'usager.

Le *Conte du Moucharabieh*, écrit en 1942 et revu à la fin de sa vie, établit clairement l'importance du respect des pratiques artisanales et artistiques dans l'architecture et indique que l'enracinement consiste à prendre appui sur les modèles traditionnels pour en extraire une contemporanéité arabe. Aux antipodes de la figure de l'architecte démiurge, Fathy trouve avec une certaine humilité les réponses à l'architecture arabe de demain dans l'étude de l'héritage et de traditions séculaires, qui ont bénéficié de retours d'expérience. La matérialité sophistiquée et délicate du moucharabieh, telle que mise en exergue dans le récit dramatique, répond à la fois aux exigences de confort, de beauté, de poésie et de sentimentalité de l'âme arabe.

²⁶ L'ékistique est la science des implantations humaines telle que codifiée par Doxiadis dans l'Institut de Technologie d'Athènes dans lequel Fathy passera quatre années significatives de sa vie (1957-1961).

Hassan Fathy

“Le Conte du Moucharabieh”

Pièce de théâtre en quatre actes

Écrit au Caire en 1942.

Révisé et réécrit en 1984, Le Caire.

Lieu de l’histoire : Le Caire, quartier al-Qal’a et quartier al-Nahasin.

Epoque de l'histoire : L'époque actuelle (20^{ème} siècle).

Ainsi que le 14^{ème} siècle.

Les personnages de l'histoire à l'époque actuelle

1. Khalid : Un jeune homme de 35 ans, imprégné tout à la fois de culture orientale et occidentale. Animé d'un sentiment patriotique, il est désireux de voir survivre la parfum d'éternité de la vie orientale, sans qu'il n'entrave la vie moderne. Il réprovoque le phénomène d'occidentalisation qui s'est diffusé dans le pays, dans tous les domaines culturels et, particulièrement, l'architecture. Bien qu'âgé de 35 ans, Khalid n'est pas encore marié, n'ayant pas trouvé la maison dans laquelle il souhaite voir naître et grandir ses enfants. Les palais, maisons et immeubles ont tous été sans distinction occidentalisés. Il trouve finalement ce qu'il recherche dans la boutique de Hagg Ibrahim, le marchand des antiquités architecturales islamiques, qui gère les vestiges résultant des démolitions de palais et maisons islamiques.
2. Ra'ia : La fiancée de Khalid, âgée de 24 ans, est une jeune Égyptienne contemporaine d'une famille distinguée. Elle a été élevée à la manière européenne et baigne dans une culture occidentalisée. Quand bien même elle s'identifie à l'extrême à cette tendance, elle éprouve au fond d'elle-même une nostalgie pour les principes culturels de sa famille. Elle est donc hésitante; sa personnalité n'est pas encore formée.
3. Hélène : Une dame cultivée venant d'Occident. Son installation en Égypte l'a aidée à comprendre la vie et la culture orientales authentiques, qu'elle affectionne. Elle est liée au cercle d'amis qui entoure Khalid et comprend son dilemme ; elle est profondément concernée par ce qu'il éprouve. Ayant un penchant pour lui, elle l'accepte tel qu'il est et souhaite sa paix intérieure.
4. Ramzi : Un jeune homme contemporain, partiellement occidentalisé, n'a pas d'opinion stable; il est fasciné par les plaisirs des Occidentaux et par leur style de vie. Il satisfait ses désirs de n'importe quelle manière et cède aux tentations d'une vie de plaisirs. Il renie ses origines orientales afin de s'adonner aux exigences de la mode, de l'humour et du contemporain.
5. Hagg Ibrahim : Marchand d'antiquités provenant des vestiges de la démolition de palais et maisons islamiques historiques; âgé de 65 ans. Il expose ses objets dans une boutique détériorée, située près de la mosquée Ibn Touloun. Il aime ce qui est antique et apprécie la valeur des antiquités qu'il possède. Mais sa pauvreté le rend victime de l'avidité des antiquaires étrangers. Khalid éprouve de l'intérêt et de l'affection pour lui; entre eux se nouent une estime et une sympathie mutuelle.
6. Mu'allim²⁷ Ismail: Fabricant d'artisanat traditionnel, qui produit, entre autres arts en voie de disparition dans la vie actuelle, les fenêtres en gypse et les vitraux colorés.

²⁷ Maître

7. Hanafi : Serviteur de Hagg Ibrahim; un jeune homme des quartiers populaires.
8. Marchand étranger : Il fait partie des commerçants avides qui raflent les antiquités des petits marchands et les revendent à des prix extrêmement élevés aux touristes et dans les quartiers occidentaux.
9. La femme du marchand étranger : Une dame bavarde.
10. Le collègue du marchand : Une personne lâche et adulateur.
11. Mi'mar²⁸ Bek : Un architecte spécialisé dans l'architecture islamique, concepteur de la maison de Khalid.

Les invités de Khalid :

12. Tayeba Hanem²⁹ : Une dame entre deux âges, qui, lors des soirées, tombe d'accord avec tout le monde sur les sujets culturels.
13. Mouhaflata Hanem³⁰ : Une dame de culture occidentale, qui parle un mélange de deux langues, l'arabe et le français.
14. Fellah³¹ Bek : Un homme dans la cinquantaine, qui fait partie des gens de la campagne qui s'établissent en ville.
15. Dahab : Un serviteur nubien.
16. Abdun : Un serviteur nubien.
17. Musiciens : (Ensemble de musique orientale)

Les personnages de l'histoire au 14^{ème} siècle

18. Le prince Michtaq³² : Il incarne Khalid au 14^{ème} siècle, en ressentant le même souci et la même quête de soi.
19. Mahbuba³³ : Une princesse qui incarne Raf'ia au 14^{ème} siècle. Elle représente ce que cherche Michtaq.

²⁸ Architecte

²⁹ Madame Gentille

³⁰ Madame Coquette

³¹ Paysan

³² Voire Mouchtaq. Nous conservons ici Mishtaq, conformément à la traduction choisie dans l'ouvrage *Hassan Fathy dans son temps*.

³³ Forme ancienne en arabe pour dire « Chérie »

20. Nadim : L'ami de du prince Michtaq.

21. Anissa : L'amie de la princesse Mahbuba.

Les personnages de l'histoire dans le rêve :

22. Malek El Zaman³⁴ : Il incarne Hagg Ibrahim.

Acte 1

Dans le quartier al Qal'a

La boutique du Hagg Ibrahim, le marchand des antiquités orientales, dans la rue al-Saliba, à côté de la mosquée Sarghatmish. Apparaissent devant les spectateurs la façade intérieure de la cour, et, à gauche, un auvent contre le bâtiment, qui abrite un banc. A côté de l'auvent, une ouverture relie le vestibule à la cour. Le soleil brille intensément sur les murs de la cour jetant dans l'ombre l'auvent. Les objets exposés sont dispersés, moucharabiehs, portes, fenêtres en gypse, vitraux, morceaux de bois érodés, colonnes en marbre, bassin en marbre, poussières, tas de pierres ..., etc.

Le rideau se lève sur Hagg Ibrahim de dos ; il présente au marchand étranger et son collègue un paravent ayant la forme d'un moucharabieh. À leur gauche se trouve la femme du marchand. Dans l'angle droit de la cour apparaît de dos le Mu'allim Ismail, fabricant des fenêtres en gypse et vitraux, qui est en train de façonner une fenêtre.

Le marchand : *(En secouant la tête et agitant les mains dit à haute voix)* « Non, non, non, Hagg ... celui-ci est moderne et chaque jour on nous en présente beaucoup comme lui à un vil prix. »

Le collègue du marchand : « Les gens d'autrefois ne faisaient pas un paravent en moucharabieh, Hagg! »

Le marchand : « Je voudrais une pièce ancienne, très ancienne... montre-nous en une, Mon Cher, si tu en possèdes. »

Hagg Ibrahim : « Vous avez raison, Khawaja³⁵, la place de la moucharabieh est dans la fenêtre, mais de nos jours les gens l'utilise comme paravents, chaises, tables ... de toutes sortes de façons. J'en ai d'autres. » *Il cherche dans les boiseries entassées contre le mur et en tire un ancien moucharabieh de petites dimensions, qu'il leur présente.*

Le marchand : « Il est joli, mais on en trouve bien des semblables au marché... nous en voulons un qui soit plus ancien que ça. »

Hagg Ibrahim : « Je suis à votre service puisque vous appréciez. »

³⁴ Le roi du temps

³⁵ Etranger

Le collègue du marchand : *(En souriant)* « Tu nous prends pour des touristes? »

Le marchand : « Mon cher, je suis un marchand tout comme toi. »

La femme du marchand : « Et nous avons un magasin, comme tu en a un, Hagg. »

Hagg Ibrahim : *(Avec gentillesse)* « Vous avez tout le bien et la bénédiction. » Il prend de derrière une des portes entassées un joli moucharabieh dont les sculptures représentent une lampe et des cyprès.

Le marchand : « Très bien, très bien, tu as commencé à comprendre ce que nous voulons. Tu sembles être un homme bon. Montre-nous ce que tu as de ce genre. »

Hagg Ibrahim : « Que Dieu vous bénisse ! Ce qui m'importe c'est votre satisfaction et que vous connaissiez notre boutique *(tout en fouillant sous l'œil attentif du marchand)*; vous êtes les bienvenus. »

(Il jette un regard aux acheteurs qui murmurent).

Le marchand : « Cette dernière pièce- là, Hagg *(en pointant vers le moucharabieh)* : elle date de combien d'années? »

Hagg Ibrahim : « De centaines d'années. »

Le collègue du marchand : « Combien d'années précisément? »

Hagg Ibrahim : « Elle date du 14^{ème} siècle. »

La femme : « C'est beaucoup! »

Hagg Ibrahim : « Cette pièce-là était dans un palais et c'est moi qui l'ai enlevée lorsque le gouvernement a démoli le bâtiment afin d'élargir la rue. L'histoire de ce palais est connue.

Le marchand : « Il est honnête. Le moucharabieh date bien de l'époque qu'il dit.»

Hagg Ibrahim : *(S'adressant à la femme)* « J'aimerais que vous ayez confiance en mes paroles. »

Le marchand : « Ta parole est fiable, Hagg. »

Le collègue du marchand : « Sauf pour ce que tu as proposé au début. »

Le marchand : « Pas de problème, c'est le commerce ». »

Hagg Ibrahim : « Nous en avons pour chaque acheteur. Les gens diffèrent. »

Le marchand : « Cela me plaît d'acheter de chez toi. »

Hagg Ibrahim : « Et ça me réjouit de vous offrir ce que j'ai de plus beau. »

Le collègue du marchand : « Que Dieu te vienne en aide, Hagg! »

Hagg Ibrahim : *(Avec gaieté)* « Que Dieu aide le vendeur et l'acheteur.... Que chacun tente sa chance. »

La femme : « Tu crois à la chance, Sheikh des Arabes ? »

Hagg Ibrahim : « Et j'apprécie la valeur de ma marchandise. »

Le collègue : « C'est pourquoi tu t'en préoccupes. »

Le marchand : « Tu es aussi jaloux de ta marchandise. Tu la caches des regards, derrière les panneaux de bois. »

Hagg Ibrahim : « Moi? Jaloux d'elle ? »

Le marchand : (Interrompant) « De toute façon, à combien Hagg? »

Hagg Ibrahim : « Vous pouvez donner le prix vous-même. Vous êtes bien informé. »

(En ce moment entre Hanafi, le serviteur qui dit à Hagg Ibrahim :)

Hanafi : « Un monsieur vous demande, Hagg. »

Hagg Ibrahim : « Dis-lui d'entrer et de m'attendre une minute. »

Le marchand : « À combien Hagg, à combien? »

Le collègue : « Il y a longtemps que nous sommes ici. »

La femme : « Il paraît que le Sheikh des Arabes est un homme habile. »

Le collègue : « Et ancien dans cette profession. »

Hagg Ibrahim : « Je suis de l'âge de ce moucharabieh. »

(Tout le monde rit.)

Le marchand : « Dis, Hagg! »

Hagg Ibrahim : « Mon dernier mot, sincèrement. »

La femme : « Oui, sincèrement ton dernier mot. »

Hagg Ibrahim : « Mon dernier mot : cinquante livres pour vous. »

Le marchand : « Non, non, Hagg...c'est trop. »

La femme : *(À haute voix)* « Mon Dieu, cinquante livres? »

Le collègue : « Non, non... tu sembles ne pas vouloir vendre? »

Hagg Ibrahim : « Comme vous voulez, vous avez demandé mon dernier mot et c'est ça. Dieu conduit le vendeur et l'acheteur à se mettre d'accord. Qu'il nous aide ! » *(En faisant signe de sa main).*

Le collègue : « Vendeur et acheteur ... Il n'est pas question de ça. »

Le marchand : « Laisse tomber ce prix, Hagg, et fais-nous une proposition plus adéquate! »

La femme : « Il paraît que tu aimes plaisanter. »

Hagg Ibrahim : « J'ai dit que j'offrirais ce que vous demandez comme cadeau ..., cadeau à Madame *(la désignant)* elle semble très inflexible. »

La femme : « Inflexible ...? » *(Elle ne comprend pas).*

Hagg Ibrahim : « C'est-à-dire que vous êtes avide d'argent. Ce sont des objets précieux, inestimables ... Maudits soient ces jours ! Autrefois on me payait sans sourciller les centaines de livres que je réclamaï pour de pareilles pièces. »

Le collègue : « Ah ... le bon vieux temps! »

Le marchand : « Je vais te donner dix livres, Hagg. »

Hagg Ibrahim : *(Il répond avec regret)* « Oh mon Dieu! »

Le marchand : «Quinze. »

Hagg Ibrahim : «Pas question. » *(Avec fierté)*

Le marchand : «Vingt livres, dernier prix. »

Hagg Ibrahim : «Vingt, quoi ? Assez, ... assez ! »

La femme : *(Avec colère à son mari)* « Voilà que tu l'as rendu cupide ... Cela ne vaut pas plus que dix livres. »

Hagg Ibrahim : *(Avec tranquillité et résistance)* « Dites ce que vous voulez. »

Le collègue : «Madame a raison, Hagg. »

Le marchand : *(En se courbant et sa femme à ses côtés, il murmure)* «Oui, oui, on va le laisser jusqu'à demain. »

La femme : «Et demain, il te proposera le prix de mon estimation. »

Le collègue : *(Les rejoignant)* «Et même moins que ce qu'on a proposé, il ne connaît pas sa valeur et il ne trouvera personne pour l'acheter. »

Hagg Ibrahim : *(Entendant ce que dit le marchand, il se met en colère.)* « Vous dites que je ne connais pas la valeur de ce que je possède! Tandis qu'on démolissait le palais, le moucharabieh se trouvait dans un mur en danger; il pouvait donc tomber et se casser. Cela m'a serré le cœur, raison pour laquelle que j'ai mis ma vie en danger en escaladant le mur et en le décrochant intact. Et après vous venez dire que je ne connais pas sa valeur! »

Le marchand : « Excusez-nous, Hagg! Excusez-nous ! »

La femme : « Non, non ... mon cher, on va revenir demain pour que tu y penses d'avantage, nous n'avons pas assez de temps maintenant. »

Hagg Ibrahim : « D'accord... Regardez ces quelques morceaux, ils me rapportent un gain de 1200 livres, et si je désirais je pourrais prendre des milliers de livres comme les autres marchands. Mais Khawaja, je suis un homme qui aime l'authentique. »

Le marchand : « Cela est notre dernier mot. Penses-y bien jusqu'à demain. »

Hagg Ibrahim : « Comme vous voulez, et vous avez le choix... si vous revenez vous êtes toujours la bienvenue. Au revoir Khawaja, vous étiez la bienvenue. »

(Le Hagg Ibrahim les reconduit jusqu'à la porte. Khalid arrive, alors qu'il revient sur ses pas. Tous deux se déplacent dans la cour; Khalid prend un air sérieux et ému à la fois. Le Hagg, aimable, marche avec lui en souriant.)

« Bienvenue, bienvenue! »

Khalid : « Êtes-vous le Hagg Ibrahim? »

Hagg Ibrahim : « Oui, mon petit, entrez d'abord. »

Khalid : « Je vous remercie. Savez-vous comment j'ai entendu parler de votre boutique? »

Hagg Ibrahim : « Qui ne connaît le Hagg Ibrahim? Les bonnes personnes, des pachas et des étrangers, viennent chez moi. Ne prends pas garde à ceux qui étaient là maintenant; ce sont des commerçants très cupides. À présent, dis-moi, qui t'a parlé de mon magasin? »

Khalid : « La dame étrangère qui a acheté un bassin en marbre avant-hier. »

Hagg Ibrahim : « Ah oui! je la connais bien : Madame Hélène. Elle me plaît, car elle s'y entend bien. Elle a acheté ce bassin pour l'utiliser comme fontaine dans le jardin de la maison. Et pour lui rendre service, je l'ai envoyé avec un fabricant exceptionnel. »

(Il se tourne vers les pièces exposées et se déplace à pas lents en contemplant de ses yeux chaque détail au fond du magasin; le Hagg se tient debout devant une fontaine.)

« Est-ce que celle-là est ancienne, Hagg? »

Hagg Ibrahim : « En vérité c'est son marbre qui est ancien. »

Khalid : «Elle est remarquable. (Continuant à se déplacer entre les pièces) Et c'est quoi ça, Hagg? »*(En montrant un récipient).*

Hagg Ibrahim : « Ça c'est un récipient qu'on plaçait autrefois comme base sous une cruche en céramique pour recueillir les gouttes d'eau purifiée qui s'écoulaient. Le plus grand comme celui-ci, on l'utilisait pour l'ablution et le plus petit comme celui-là on l'utilisait pour boire. J'en ai deux, l'eau de celui qui est devant toi à l'entrée est un remède. »

Khalid : « Bizarre! Sa forme est étrange. »

Hagg Ibrahim : « Si tu l' observes bien tu trouveras qu'il a la forme d'une tortue. »

Khalid : « Eau et tortue, quelle belle association! »

Hagg Ibrahim : « Les gens d'autrefois avaient du goût. Et souviens-toi que la froideur de l'eau à l'intérieur est moins nuisible que la glace. »

Khalid : *(Continuant à se déplacer)* « Faites-moi voir cette porte Hagg. »
(Il avance pour l'aider)

Hagg Ibrahim : « Pardonnez-moi, Bek, merci pour votre aide.... ce travail est le nôtre. »

Khalid : « Elle est très jolie. »

Hélène : *(Hélène entre derrière lui sans qu'il l'aperçoive, elle regarde aussi la porte.)*
 « Vraiment jolie, n'est-ce pas? »

Hélène : « Hello Khalid. » *(Ils se serrent la main.)*

Le Hagg Ibrahim : « Bienvenue Madame, pardonnez-moi ma main est pleine de poussière. »
(S'excusant de ne pas lui serrer la main)

Hélène : « Je vous en prie, continuez! Je veux regarder ce qui est exposé avec vous.» *(En se tournant vers Khalid.)* «Que penses-tu du magasin de Hagg Ibrahim, Khalid? »

Khalid : « L'ambiance est insolite : des pièces en bois brisées, de beaux moucharabiehs recouverts de poussière, des pièces en métal rouillées, des bassins en mosaïque et en marbres colorés, des vestiges de colonnes, des tas de pierres ... J'ai l'impression d'être au milieu d'un trésor enfoui dans des ruines.»

Hélène : « Je m'étais dit que l'ambiance de ce magasin te plairait. »

Khalid : « Sans oublier la personnage qu'est Hagg Ibrahim lui-même! »

(Le Hagg Ibrahim enlève la poussière de la porte qu'ils regardaient. Le serviteur vient à son aide.)

Hélène : « Elle est jolie, très jolie; comment l'as-tu trouvée? »

Hagg Ibrahim : « Vous parlez de trésor et de poussière. Je ne comprends pas ... Une porte : observez ses gravures, incrustées d'ivoire et ses panneaux en bois de teck *(il presse de ses doigts sur les panneaux)* . Si vous aviez vu cette porte avant d'être nettoyée, vous ne vous y seriez pas intéressé. J'ai enlevé trois couches de peintures *(elle était peinte en Ripolin)*. Dessous il y avait une couche de peinture à l'huile de toutes les couleurs et finalement des gravures turques de fleurs et vases. C'était vraiment très étrange. Afin de pouvoir enlever tout ça, j'ai fait venir un menuisier, ou plutôt un technicien, qui a démonté la porte, morceau par morceau. On l'a nettoyée avec de la potasse. Voilà le trésor qui était enfoui sous le Ripolin! »

Khalid : *(S'adressant à Hélène)* «Qu'est-ce que le Hagg veut insinuer? C'est comme s'il assimilait les couches de peintures aux générations successives qui, en Égypte, ont renié leurs traditions et fait disparaître avec insistance leurs caractéristiques. »

Hélène : « C'est la vérité-même que répètent les philosophes, les poètes et les modestes gens. »

Khalid : *(Debout devant les fenêtres en gypse et les vitraux colorés)* « Magnifique, magnifique! »

Hagg Ibrahim : *(Contemplant une fenêtre, il l'expose à la lumière et montre les motifs en bois tourné)*
 « Ce sont des motifs en forme de cyprès. Comme elle est belle! »

(La scène du théâtre s'assombrit et les fenêtres seules restent illuminées.)

Khalid : « Elle est vraiment belle. Montrez-moi cette fenêtre-là! »

Hagg Ibrahim : *(Il expose une autre fenêtre à la lumière.)* « Ça, c'est un vase. »

Khalid : « Et ceux-là? Ce sont des œillets, n'est-ce pas, Hagg? »

Hagg Ibrahim : « Exactement, et ça, c'est une fleur dont le dessin est inhabituel. »

Khalid : « Splendide *(secouant sa tête)*. Où sont passés les fabricants de ces fenêtres? Je ne crois pas qu'il y en reste de nos jours. »

Hagg Ibrahim : « Il y en a, mais ils sont peu nombreux. »

Khalid : « Impossible! Incroyable... Est ce vrai qu'il en reste quelques-uns aujourd'hui? » *(Surpris, ne pouvant y croire.)*

Hagg Ibrahim : « Oh, Bek! Je ne dis que la vérité! »

Khalid : « Pardonnez-moi Hagg, ce n'est pas ce que je voulais dire. Moi je croyais que ces fabricants avaient disparu depuis longtemps et que ce qui subsiste de ces fenêtres était les vestiges des monuments. Je me désolais à propos du fabricant unique et distingué que je croyais mort et dont il fallait bien accepter le destin. Mais il semble qu'il y a une lueur d'espoir, comme si son cœur battait de nouveau faiblement. Peut-être est-ce la volonté de Dieu de ressusciter son esprit?»

Hagg Ibrahim : « Le Mu'allim qui fabrique ces fenêtres est là-bas, il travaille dans le coin. »

Hélène : « Intéressant! »

Hagg Ibrahim : *(Appelant)* « Mu'allim Ismail! Mu'allim, viens parler au Bek! »

(Mu'allim Ismail approche.)

Mu'allim Ismail : « Salam Bek³⁶ !»

Khalid : « Je m'appelle Khalid simplement. »

Hagg Ibrahim : « Madame Hélène, je vous présente Mu'allim Ismail. »

Khalid : « C'est toi Mu'allim qui fabrique les fenêtres en gypse? »

Mu'allim Ismail : « Je suis à votre service Bek, je ferai le mieux possible. »

Khalid : « As-tu beaucoup de travail? »

Mu'allim Ismail : « On est vraiment las, Bek, personne ne s'intéresse à nous employer ces jours-ci. Il y a trois mois que je suis au chômage. Je n'ai pas de travail. La dernière fois que j'ai travaillé, c'était à Jérusalem lorsque le Ministère des antiquités m'a envoyé réparer quelques fenêtres dans la mosquée du Dôme du Rocher. Le salaire était bon, mais le coût de la vie cher; on a dépensé tout ce qu'on a gagné. Il y a deux jours à peine, un architecte m'a donné de beaux dessins à partir desquels je

³⁶ Bonjour Monsieur.

travaille maintenant, ainsi que ces deux fenêtres (*en pointant*) que Hagg Ibrahim m'a demandé de réparer. Dieu seul connaît notre situation! »

Hélène : « Est-ce que ces deux fenêtres peuvent être réparées? Elles sont brisées. »

Mu'allim Ismail : « Je peux leur redonner leur état ancien. Et, si Dieu le veut, les anciennes couleurs reviendront exactement comme à l'origine.»

Hagg Ibrahim : « Cette fenêtre (*en désignant une des fenêtres exposées*) était plus abîmée que les deux autres dont vous discutiez. Le Mu'allim Ismail l'a réparée de sorte que tu ne peux pas reconnaître l'ancienne de la nouvelle. C'est un véritable artisan. »

Khalid : « Y a-t-il d'autres artisans qui travaillent les fenêtres en gypse, Mu'allim Ismail? »

Mu'allim Ismail : « Il en reste trois, à part moi, Lotfi et Amin au Caire et Abdel Ghani à Rosette, un vieil homme. S'il est encore vivant, il ne travaille sans doute plus. »

Khalid : « Avez-vous des enfants? »

Mu'allim Ismail : « J'ai un garçon de 19 ans et un autre de 10 ans. »

Khalid : « Est-ce que vous leur enseignez votre artisanat? »

Mu'allim Ismail : « Non Bek, on ne fait plus de profit dans notre profession et on se trouve en manque de gagne-pain pendant de longues périodes. Ces fenêtres n'ont plus la même place dans l'architecture moderne de nos jours. C'est pourquoi j'ai choisi pour l'aîné le métier de mécanicien, tandis que le benjamin est à l'école. »

Hélène : (*Surprise*) « De ce que vous venez de dire, je comprends qu'après la génération du Mu'allim Ismail, personne ne continuera dans cette profession et qu'elle disparaîtra? »

Khalid : « C'est décevant, mais c'est la réalité. Nous devons envisager la situation et la prendre au sérieux, afin de conserver cet artisanat hérité, génération après génération. Si un maillon de la chaîne se brise, elle disparaîtra à tout jamais.»

(*S'adressant au Mu'allim Ismail*)

« Qu'en pensez-vous Mu'allim? Si on vous donnait un emploi dans une école, accepteriez-vous d'enseigner aux élèves? »

Mu'allim Ismail : « Non...Bek, nous n'avons pas appris notre métier à l'école. Dans cette profession, l'élève doit apprendre de son Mu'allim, comme ce fut notre cas. Si vous désirez ressusciter cette profession, vous devez créer la demande (*pointant vers les fenêtres*). À ce moment-là, vous trouverez chez moi une vingtaine d'élèves apprenant l'artisanat, et je l'enseignerai même à mon cadet, à défaut de l'aîné. »

Khalid : (*S'adressant à Hélène*) « Je ne vois pas comment on pourra faire naître une demande pour ces fenêtres ou d'autres objets de ce genre sans avoir retrouvé l'esprit égyptien, changé notre orientation et suivi le rythme de la terre sur laquelle on vit. On doit connaître nos désirs réels suivant nos propres sentiments et non pas à travers les sentiments d'autrui, sans en être gênés ou humiliés comme à présent.»

(Se tournant vers Mu'allim Ismail) « Dis-moi Mu'allim, est-ce que ces dessins et ces incisions peuvent être réélaborés et simplifiés de manière à correspondre à la vie moderne? »

Mu'allim Ismail : *(Les regardant)* « Bek, ça me fera grand plaisir de vous montrer les dessins que m'a confiés l'architecte dont je vous ai parlé. J'ai achevé la quasi-totalité de ces fenêtres; elles sont à l'intérieur.»

(Il entre dans la pièce d'à côté et tout le monde attend silencieusement. Il ressort tenant quelques dessins de fenêtres.) « Ce sont des dessins extraordinaires. *(Il en soulève un à la lumière.)* Je suis enchanté de ces dessins. Si je pouvais, je travaillerais à de pareilles réalisations toute ma vie, même gratuitement. Comme vous le voyez, Monsieur, elles sont à la fois récentes et anciennes, cette sculpture est copiée d'une fenêtre extrêmement ancienne sur laquelle on posait la 'ola³⁷. Ce dessin est plus ancien que la fenêtre turque au cyprès. *(Puis il présente d'autres.)* Et ceux-là sont des dessins récents modernisés, regardez une tortue entourée d'herbes qui ont poussé dans l'eau qui l'entoure. *(Des signes d'étonnement de la part des personnes présentes.)* Voilà un coq bizarre, très étrange, regardez les plumes : je n'ai jamais vu de telles plumes dans les dessins anciens! »

Khalid : *(S'adressant au Hagg Ibrahim)* « Ta boutique est pleine de surprises, Hagg. Après avoir vu le travail de cet architecte avec le Mu'allim Ismail, mon intérêt s'accroît concernant l'artisanat authentique. Je vous remercie beaucoup, Mu'allim Ismail, et j'espère que nous resterons en contact dès maintenant. »

Mu'allim Ismail : « Merci Bek, j'ai le profond sentiment que votre intérêt pour notre situation est durable.» *(Il retourne à son travail.)*

Khalid : *(Il va vers le moucharabieh que le marchand étranger négociait.)* « Faites-nous voir ce moucharabieh, Hagg. »

Hagg Ibrahim : *(Au serviteur)* « Garçon, tiens par-là. » *(Ils soulèvent le moucharabieh.)*

Hélène : « Tourne-le en direction de la lumière!. »

Khalid : « Cette pièce est splendide; celui qui la fabriquait est un artiste. Grâce à de légers changements par rapport aux moucharabiehs traditionnels, il a ouvert de nouveaux horizons ornementaux. Regarde comme la forme du cyprès est jolie. *(En indiquant l'ornement.)* »

Hélène : « Oui, et c'est la première fois que je vois ce genre de moucharabieh. »

Hagg Ibrahim: *(Avec fierté, mêlée de naïveté.)* «Ce moucharabieh est sans pareille; même au Musée des antiquités je n'en ai jamais trouvé de semblable. Chaque fois que je le regarde, je suis émerveillé par son auteur; c'était vraiment un artiste innovateur. »

Hélène: « Hagg, vous savez de quelle époque il date? »

Hagg Ibrahim: « Ce moucharabieh et ces boiseries, je les ai pris dans un lot des démolitions d'une maison du quartier "al-Nahasin". Cette maison datait du quatorzième siècle. Les responsables de la municipalité l'ont démolie pour élargir la rue et construire des habitations sur le compte des donateurs.»

³⁷ Cruche à eau

Hélène: « Vous les Égyptiens, vous m'étonnez. Vous délaissez ces merveilles et vous vous précipitez vers tout ce qui vient d'Occident, même futile et mal fait.»

Khalid: « C'est blessant, vraiment choquant. Ce n'est pas seulement l'Égypte, mais aussi la plupart des pays orientaux qui se sont épris de l'éclat de la civilisation occidentale. Ceci les a aveuglés et leur a fait abandonner ce que nos ancêtres avaient créé et ce que notre environnement nous avait inspiré au service de notre bien-être.»

(Puis en montrant le moucharabieh.) « Elle adoucit le climat, purifie l'air, protège les yeux de l'éblouissement du soleil et du réfléchissement de la lumière intense de nos pays. Elle empêche l'indiscrétion des regards curieux. Son auteur a tellement excellé dans sa formation qu'elle inspire la sérénité à l'esprit et la joie au regard. C'est un chef-d'œuvre artistique qui embellit le lieu qu'elle occupe. Hélas! Ces chefs-d'œuvre, on les a jetés et on les a remplacés par de simples fenêtres sans avantages.»

Hélène: «C'est agir tout à fait comme la mère d'Aladin qui a échangé la lanterne magique avec son génie contre une simple lanterne en acier qui ne vaut que quelques sous.»

Hagg Ibrahim: *(Réjouis par ces paroles.)* «Bek, j'estime beaucoup ce que vous dites. Je suis content de votre présence chez moi. Permettez-moi de prendre la parole. Autrefois les gens construisaient des palais. Ils dépensaient largement pour que les travaux surpassent, non pas seulement ce qui avait été fait auparavant, mais aussi ce qui se construisait de leur temps. Ceci encouragea les architectes et les ouvriers à se dédier à leurs travaux et aux belles inventions. Mais maintenant, c'est un grand bouleversement. Les palais ont été détruits *(dit-il en riant)*. Ah! La démolition! C'est mon métier! Je peux détruire n'importe quelle maison en un clin d'œil.»

Khalid: «Vous avez raison. Les riches démolissent les palais de leurs pères et de leurs ancêtres pour construire à la place des immeubles commerciaux pour d'autres personnes afin de profiter d'une plus-value. Ça, c'est l'époque du matérialisme et de la plus-value.»

Hagg Ibrahim: «Ce n'est pas tout. Par là-même ils ont condamné la survie d'artistes qui n'ont plus de travaux à faire. Aussi fuient-ils leur métier, puisque la construction des nouveaux immeubles n'a jamais recours à eux. Très rares sont ceux qui subsistent.»

Khalid: «Oh Dieu, il faut faire quelque chose, quelque chose d'efficace pour remédier à cela.»

Hélène: «Tu désires construire une villa, vas-y, réalise ton idée, courage !»

Khalid: «Cette idée m'obsède. Je veux la mettre en pratique.» *(Il rit amèrement et comme s'il se parlait à lui-même, il bredouille.)*

«Quand on voit les pièces anciennes chez les antiquaires, on crie d'admiration. Mais si on pense exécution, on délaisse toutes ces idées et on oublie l'admiration exprimée à la vue de ces chefs-d'œuvre; le résultat est le contraire de ce qu'on dit.

Nous avons longtemps vécu de la gloire des ancêtres. Nous avons tant chanté la réputation des pyramides, du sphinx et de la mosquée du Sultan Hassan. A notre tour de réveiller cette gloire et de la faire revivre à travers le papier et la parole. L'exemple est à notre portée. A nous de le vouloir!» *(Puis regardant Hagg Ibrahim.)*

«Si j'entreprends de faire construire une maison d'architecture arabe moderne, pouvez-vous me présenter l'entrepreneur dont parlait maître Ismail ? Pouvez-vous me trouver des maçons et des ouvriers comme maître Ismail, capables d'exécuter ce à quoi j'aspire ?»

Hagg Ibrahim: «Ce genre d'artisans est rare. Toutefois, bien qu'ils soient éparpillés, on peut en trouver quelques-uns. Je peux les rassembler et vous les présenter, si vous le demandez. Un peu de patience! N'ayez aucun souci! Si Dieu le veut, ils seront bientôt chez vous sans peine.»

Khalid: «Je suis décidé, s'il plaît à Dieu. Faites-moi rencontrer immédiatement l'entrepreneur pour commencer. J'aimerais bien voir ces moucharabiehs, ces fenêtres, ces fontaines et les autres chefs-d'œuvre à leur vraie place. Je rêve qu'on leur construise de belles maisons adéquates, qui, par leur beauté architecturale, ajouteraient à leur magnificence. Ils ressembleraient ainsi aux colliers qui embellissent le cou des belles femmes. Voilà la façon exemplaire de faire renaître les arts. Hagg! Vous êtes maintenant un ami. Je peux vous le dire. Je me marie bientôt. J'ai un terrain à bâtir. Jusqu'à présent aucun plan ne m'a plu pour être présenté aux entrepreneurs. En visitant votre magasin et en voyant ce qui s'y trouve, j'ai été inspiré au point de vouloir réaliser. S'il plaît à Dieu, nous réussirons.»

Hagg Ibrahim: *(Avec un sourire de contentement.)* «Vous vous mariez avec Madame Hélène? Elle est très gentille.»

Khalid: «Non Hagg, nous sommes simplement des amis. Ma fiancée est égyptienne.»

Hagg Ibrahim: «Excusez-moi, mon Bek, que Dieu vous aide et vous apporte tout le bien.»

Khalid: *(S'approchant du moucharabieh.)* «Parlons alors affaires. Je voudrais acheter plusieurs choses de chez vous; à commencer d'abord par ce moucharabieh. Combien en voulez-vous?»

Hagg Ibrahim: «En arrivant vous avez peut-être entendu ma conversation avec les étrangers. J'ai demandé cinquante livres au commerçant.»

Khalid: *(Souriant)* «Je n'ai entendu que la dame qui les accompagnait. Elle disait qu'elle ne vaut pas plus que dix livres.»

Hagg Ibrahim: «C'est dans son intérêt de la prendre à dix livres au lieu de cinquante. Je ne veux pas profiter de vous mais simplement gagner ce qui me permet de survivre. Pour vous contenter, je vous la donnerai à quarante livres. C'est son prix de revient.»

Khalid: «Je plaisante avec vous Hagg. Voilà les cinquante livres. Je connais sa valeur. J'étais vraiment outré de la façon dont ces commerçants marchandait le prix. Je craignais que vous n'acceptiez de la leur brader, quand bien même je ne l'avais pas encore vue. Imaginez-vous maintenant, après l'avoir vue! C'est une des richesses de l'héritage de nos ancêtres. La perte de n'importe laquelle d'entre elles me serre le cœur. Elles ne sont pas nos propriétés. C'est une partie de l'Égypte et bien plus; c'est un segment vivant. Gardez pour moi tout ce que vous exposez; j'en ferai un choix. Voilà une certaine somme d'avance. Dorénavant, je ne vais plus discuter les prix, Hagg.»

Hagg Ibrahim: «Oh! mon Bek, nous sommes tous à votre service. Je vous donnerai ce qui est cher à un prix réduit. Vous aurez parfaitement raison sur tout ce que vous indiquerez. Je ne vendrai aucune pièce, même si on m'en offre des sommes énormes, à moins que vous me le permettiez.»

Khalid: «Que Dieu vous garde! Vous êtes un homme sur qui on peut compter. Je vous ai aimé dès que je vous ai rencontré.»

Hagg Ibrahim: «Je me réjouis de voir l'expression des commerçants étrangers de ce matin, quand ils reviendront demain et qu'ils trouveront l'oiseau envolé de la cage.»

(On entend le klaxon d'une voiture.)

Khalid: «Oublions-les. Ils ne vous intéressent pas.»

Hagg Ibrahim: «Je me retiens de parler d'eux. Toutefois c'est bien énervant mon Bek. Mais que faire!»

(Le chauffeur de Raf'ia vêtu de son habit de travail entre et se dirige vers Khalid.)

Le chauffeur: «Madame, Monsieur, madame Raf'ia vous attend dans la voiture.»

Khalid: «Je sors pour l'accueillir. »

(Puis s'adressant à Hélène.) «Un instant, j'amène Raf'ia pour qu'elle voie ces chefs d'œuvre.»

Hélène: «Faites, c'est un plaisir pour moi de la voir. »

(Hélène s'adressant à Hagg Ibrahim.) «La dame qui va venir est la fiancée de Khalid *(et en souriant)* et non moi.»

Hagg Ibrahim: «Mon plus grand souhait c'est que mes clients soient comme Khalid Bek.»

Hélène: «Je vois que vous êtes devenus aussitôt amis.»

Khalid entre accompagné de Raf'ia. Cette dernière avance à pas lents, évitant la poussière. Hélène l'accueille avec simplicité.

Raf'ia: «Bonjour Hélène, Comment vas-tu ?»

Hélène: «Bonjour Raf'ia, Ça va bien, Dieu merci.» *(Puis indiquant Hagg Ibrahim.)* «Hagg Ibrahim, le propriétaire du magasin.»

Raf'ia: *(Insouciant)* «Si j'avais su que j'allais entrer dans ce magasin, j'aurais porté des habits de voyage.»

Khalid: «En effet, c'est un voyage comme tu dis, c'est un voyage dans le passé lointain.»

Raf'ia: *(Pointant du doigt une grande cruche.)* «La cruche d'Ali Baba, elle contient combien de voleurs Hagg ?»

(Ambiance de plaisanterie.)

Hagg Ibrahim: «N'ayez pas peur, Madame.» *(Puis s'adressant à Khalid.)* «Rassurez-la, mon Bek. Ah! Si c'était bien la cruche d'Ali Baba, je l'aurais vendue mille livres aux Américains»

Hélène : *(À Raf'ia.)* «Si tu étais venue plus tôt, tu aurais vu le reste de l'héritage des Mille et Une nuits.»

Raf'ia: «Et aussi beaucoup de poussière.»

Hagg Ibrahim: «Mille et Une nuits »? Ce moucharabieh relève d'un conte meilleur que celui des 'Mille et une nuits'. Si vous me faites l'honneur de me rendre visite ce soir je vous offrirai le thé à la façon arabe et j'inviterai le poète pour vous raconter l'histoire de ce moucharabieh. Les vieillards du

quartier ne cessent d'en parler. Ils affirment qu'elle est réelle et que les événements se passèrent dans une époque lointaine. Viendrez-vous ce soir? *(Puis s'adressant à Khalid)* Je vous préparerai la chicha orientale, si vous le désirez.»

Hélène: «Cela m'intéresse beaucoup. J'aimerais bien écouter cette histoire. Ce serait la meilleure fin de journée.»

Khalid: «Qu'est-ce que t'en penses Raf'ia ?»

Hagg Ibrahim à Raf'ia: «Si Madame nous fait cet honneur, elle en profitera, car l'histoire est plaisante.»

Raf'ia: «Tu peux m'en dispenser Khalid ? J'ai un rendez-vous, j'irai au cinéma. Il suffit qu'Hélène l'écoute *(d'un ton un peu moqueur)*. N'est-ce pas le moment de partir ?! N'oublie pas que nous sommes invités ce soir à dîner chez Ramzi Bek.»

Khalid: «Merci Hagg Ibrahim. Nous avons accepté votre invitation. Nous arriverons ce soir pour écouter l'histoire du moucharabieh, s'il plaît à Dieu.»

(Hélène hoche la tête en signe d'approbation.)

(Ils partent tous accompagnés du Hagg.)

Fermeture du rideau.

Fin de l'acte 1.

Acte 2**Scène 1**

Le rideau s'ouvre sur le magasin du Hagg Ibrahim le soir. Une lampe à huile de laquelle émane une faible lumière est suspendue au plafond de l'auvent. La cour presque noire, n'est illuminée que par quelques étoiles dans un ciel pur, sans nuages, de sorte que les ombres de l'édifice et des antiquités paraissent sans détails.

En attendant Khalid et Hélène, le Hagg Ibrahim offre le thé au troubadour, au joueur de rababa et à deux personnes du quartier accoutumées à passer la soirée chez lui.

-(Une simple conversation pendant laquelle il leur parle de ses invités; Khalid et Hélène.)

-(Un peu plus tard, Khalid arrive accompagné d'Hélène.)

-(Dialogue.) Il y a un temps de présentation entre les personnes du quartier et les invités. Les deux dialectes utilisés n'empêchent pas les deux groupes d'apprendre à se comprendre et se respecter mutuellement.

Le troubadour entame aussitôt son récit.

Le conte du troubadour au rababa :

« Il était une fois en des temps anciens un jeune prince égyptien nommé Michtaq, qui était bien différent de tout autre jeune homme. Il savourait tout ce qui est beau et éprouvait avec tant de sensibilité les différentes valeurs des beaux-arts que seule la rareté des chefs-d'œuvre antiques l'attirait.

Le prince Michtaq était seul, car ses parents étaient décédés lorsqu'il était petit. C'est pourquoi il avait grandi sans trop se mêler au monde. Il n'avait qu'un seul ami nommé Nadim. De caractère instable, il était constamment à la recherche de quelque chose dont il n'était pas conscient, quelque chose d'inconnu qui manquait à son équilibre. Insatisfait dans son pays, il imagina partir à l'étranger pour poursuivre sa quête de l'inconnu.

Un après-midi, alors qu'il marchait dans un quartier du Caire, il emprunta une rue dans laquelle il n'était jamais passé auparavant. Il vit là un beau palais ; son architecture et l'alliage de la sculpture et des ornements étaient sans pareille. Il fut attiré par un joli moucharabieh inséré dans une fenêtre, d'une très délicate facture. Son auteur s'était surpassé et l'ouvrage était un chef-d'œuvre magnifique. Michtaq s'immobilisa devant sa fine beauté, aussi admiratif que s'il contemplait une belle jeune femme.

Le palais paraissait mystérieux. À travers ses fenêtres fermées, on ne remarquait aucun signe de vie. Ceci encouragea le prince Michtaq à admirer longuement ce moucharabieh, persuadé que personne ne le blâmerait. Il ne se doutait pas alors que derrière ce moucharabieh se tenait la princesse Mahbuba, la plus belle fille de son temps et l'unique héritière du propriétaire du palais.

Le père de la princesse aimait sa femme d'un grand amour, mais le destin l'avait privé d'elle. Ceci le poussait à voyager sans cesse et à se déplacer d'un pays à l'autre, cherchant l'oubli et la consolation.

Ne voulant pas faire affronter à sa fille le danger du voyage et de l'inconnu, il l'avait laissée sous la protection d'Anissa, une de ses parentes, la meilleure des compagnes. Toutes les deux s'aimaient fortement comme deux sœurs. Cette amitié réconfortait la princesse Mahbuba pendant l'absence du prince son père.

Le prince Michtaq fut ensorcelé par ce moucharabieh. Son admiration pour ce palais et ce moucharabieh le poussa à y passer quotidiennement. Chaque fois il portait longuement son regard vers ce moucharabieh.

De son côté la princesse Mahbuba s'éprit profondément du prince Michtaq. Aussi, attendait-elle son passage avec une impatience et un ardent désir croissants.

Jusqu'au jour où le prince Michtaq décida de partir à l'étranger.

Or, nous savons que le prince Michtaq souffrait d'une inquiétude mystérieuse, comme s'il lui manquait quelque chose dont il n'était pas conscient. Aussi, était-il toujours à sa recherche aux alentours. Quand son inquiétude arriva à son paroxysme, il décida de quitter son pays et de partir à l'étranger.

Le jour de son voyage il était accompagné de son ami Nadim, qui déployait de grands efforts pour le convaincre de ne pas quitter le pays. Michtaq, poussé par son désir ardent, ne manqua pas au cours de sa discussion de passer devant le palais pour lui faire ses adieux.

(À ce moment, la partie droite au-dessus du rez-de chaussée écroulé du magasin s'éclaire. Paraît une partie du palais qui renferme le moucharabieh. On voit Michtaq et Nadim avançant vers sa direction.)

Nadim : *(Essayant de convaincre Michtaq de rester en Egypte, il lui propose de se marier et de vivre une vie stable et normale comme toute personne.)*

« Que penses-tu de la fille d'Ibrahim Tantawi? C'est une famille riche. On dit que la jeune fille est belle. »

Michtaq : « Je ne les connais pas; je ne sais rien d'eux. Qui sont-ils? »

Nadim : « C'est le commerçant qui demeure dans la maison à la porte verte de la rue 'Suq al-Hadid'. »

Michtaq : « Je n'ai pas vu dans cette rue de maison à la porte verte ou rouge. Elles se ressemblent toutes; aucune n'a attiré mon attention. Je crains de ne pas reconnaître cette maison, si j'épouse la fille de Tantawi, puisque j'ai une mauvaise mémoire des couleurs. »

Nadim : *(Riant)* « Toi tu aimes toujours plaisanter et tu n'es pas facile à convaincre. Ne parlons plus d'eux. Voilà une autre famille : celle d'Ali al-Fayoumi. Cette famille, Dieu l'a dotée d'une grande fortune et d'une grande réputation. Ces gens ont construit une maison avec un des plus grands portails qui soit. Tu ne pourras jamais te tromper. »

Michtaq : « Leur portail est très grand et très haut, mais il est bizarre, sans authenticité, vulgaire et banal. L'œil ne peut pas s'y tromper parce qu'il crie tout haut la nouvelle richesse de ces gens et leur passion de se montrer. Rien de valable derrière ce portail. J'ai eu l'occasion de visiter leur maison :

les salles sont basses, les pièces sont étroites. Ce sont des gens qui aiment l'argent. Ils vivent de plus en plus dans la privation au fur et à mesure que Dieu les enrichit. »

Nadim : « Que Dieu m'inspire le moyen d'effacer cette inquiétude qui t'envahit! »

Michtaq : « Moi-même je ne sais pas de quoi je souffre. J'en ai assez de tout; la lassitude s'empare de mon âme. Quelle monotonie! La vie pour moi n'est qu'une répétition monotone. Aujourd'hui ressemble à la veille et je crains que le lendemain ne ressemble aussi à aujourd'hui. Les événements de la vie sont pour moi comme des anneaux qui m'enserrent en se resserrant. »

(Tous deux marchent en silence. En arrivant devant le palais de Mahbuba, Michtaq s'arrête comme d'habitude, sous le moucharabieh. Il le regarde pour une dernière fois avec une grande passion, comme s'il disait adieu à sa bien-aimée.)

Michtaq : « Je ne sais pas si c'est le destin ou mon envie de dire adieu à ce palais qui m'a amené jusqu'ici. Mon cœur s'en est épris. C'est ce que j'ai vu de mieux. De toute ma vie je n'oublierai jamais le moucharabieh. Ses ornements sont comme une musique émanant des cordes du mazhar³⁸. »

Nadim : « Écoute bien! N'entends-tu pas de la musique! »

Michtaq : « Oh oui! Ce n'est pas un moucharabieh; je sens que c'est de la musique; toutefois c'est un moucharabieh et non de la musique. Bah! Le moucharabieh et la musique se confondent totalement pour moi. Je croyais que cette maison imprégnée par le silence était inhabitée. »

Nadim : « En effet cette maison paraît inhabitée. C'est pourquoi les passants ne peuvent savoir si ses propriétaires y demeurent ou s'ils l'ont quittée. »

Michtaq : « Quels sont ses propriétaires? »

Nadim : « C'est la famille d'un prince à propos duquel les gens ont inventé plusieurs racontars. Les Persans disent qu'il est originaire du Mawsel en Iraq, les Syriens qu'il vient de Damas, tandis que les Egyptiens pensent qu'il est du Caire d'al-Muizz-al-Din ? Allah. »

Michtaq : « La preuve de sa noble descendance est son bon goût. Je me demande, vu son grand soin pour la façade de sa maison, comment elle est de l'intérieur. »

Nadim : « Tous ceux qui l'ont visitée ont chanté la rareté de ses chefs-d'œuvre et l'élégance de ses tapisseries. »

À ce moment le chef de la caravane de voyage arrive et coupe leur discussion.

Le chef de la caravane : « Nous avons fait tous les préparatifs et nous vous attendons pour le départ. »

Michtaq : *(Avec empressement et fermeté.)* « Adieu frère! Je risque de ne pouvoir me contenir je te fais donc mes adieux puisque j'ai décidé de partir. »

Tous deux s'embrassent.

³⁸ Instrument de musique orientale

Michtaq et le chef de la caravane quittent Nadim pendant que ce dernier, immobile et triste, regarde Michtaq qui s'éloigne, tout en écoutant la musique qui émane du moucharabieh et dont les notes subissent un changement et deviennent de plus en plus mélancoliques.

Nadim : « Oh toi! Mon plus fidèle ami! C'est comme si la douce musique est devenue triste pour ton éloignement! Adieu Michtaq! Que Dieu te fasse revenir calme et serein! »

Fermeture du rideau.

Acte 2

Scène 2

On voit l'intérieur de la pièce où se trouve le moucharabieh. Sous ce chef-d'œuvre magnifique, prend place un canapé tendu de soie et garni de coussins. De petites tables sont disposées en face du canapé. Assise sur le canapé, à côté de son amie Anissa, Mahbuba brode et regarde de temps en temps à travers le moucharabieh en soupirant avec amertume et tristesse?

Anissa : « Mahbuba, tu inquiètes ton père, le prince, par ton refus de tous tes prétendants en raison de ton amour pour Michtaq. Michtaq, quant à lui, ne t'a jamais vue puisque tu es cachée derrière ce moucharabieh. Et tu vois qu'il est parti. »

Mahbuba : «C'est vrai qu'il ne m'a jamais vue et qu'il est parti, mais je suis certaine qu'il reviendra et que nous nous rencontrerons plus tard. »

Anissa : « Que Dieu exauce tes paroles et réalise tes rêves! Excuse-moi Mahbuba.»

Anissa sort de la pièce et Mahbuba l'accompagne jusqu'à la porte.

Fermeture puis réouverture rapide du rideau.

Mahbuba paraît sur scène. Assise sur le canapé sous le moucharabieh, elle joue un air de musique et chante la chanson de la fleur.

- Oh Dieu! Dissipe l'ombre qui est au-dessus de ma tête et de nos têtes.
- Comme elle me cache le soleil, je ne puis m'épanouir,
- Ni offrir ma beauté aux amoureux.
- Ni répandre mon parfum dans l'air.
- Je crains que l'abeille, en longue attente endormie.
- Je crains qu'elle ne meure avant que je ne m'épanouisse.
- A qui donnerai-je alors mon parfum?
- Et qui transmettra le message d'amour
- À la fleur attachée à sa racine, tout au fond du jardin,

- Et qui attend depuis longtemps?
- Oh Dieu! Dissipe l'ombre qui est au-dessus de ma tête et de nos têtes.

À cet instant, on aperçoit t à travers le moucharabieh Michtaq rentrant du voyage. Il s'arrête devant le moucharabieh et écoute la musique. Il comprend alors qu'il a trouvé la bien-aimée qu'il cherche. Sans savoir son nom il appelle à haute voix.

Michtaq : *(Appelant)* « Mahbuba! » *(Bien qu'il ne sache pas son nom.)*

Mahbuba : « Bienvenue Michtaq. » *(Lui répond Mahbuba.)*

Un serviteur du palais fait entrer Michtaq.

Mahbuba : *(À Michtaq.)* « Comment as-tu su mon nom? »

Michtaq : « Je ne savais pas que tu t'appelles Mahbuba³⁹. J'ai simplement prononcé ce nom pour désigner celle que je cherchais partout. Pour mon bonheur ce qualificatif est précisément ton nom. Je t'ai longtemps cherchée partout. »

Mahbuba : « Et moi aussi, je t'ai longtemps attendu. »

Michtaq : « Je ne me rendais pas compte que tu étais tout près de moi. Ce moucharabieh nous a séparés. »

Mahbuba : « C'est la beauté de ce moucharabieh qui t'a attiré et nous a réunis. »

Michtaq : « C'est la chanson qui a dissipé les entraves entre nous. »

Mahbuba : « Raconte-moi ton lointain voyage à l'étranger! »

Michtaq : « Ces pays sont couverts de verdure ; le froid y est intense et la pluie abondant. Les gens travaillent jour et nuit, avides d'argent. Je n'ai pas trouvé dans ces pays ce que je cherchais. L'envie de profiter de la chaleur de nos pays attire ces gens. Plusieurs d'entre eux s'informent de ce qui se passe chez nous. Les intentions de l'un d'eux m'ont grandement inquiété. Un verre à la main, il voulait tout savoir de nous, du général au particulier. Ses yeux brillaient d'avidité quand je parlais des trésors qui sont les nôtres. Je regrette d'avoir conversé avec cet homme qui ne ressemblait aucunement à ses concitoyens. »

Mahbuba : « Qu'est ce qui t'a fait douter de lui? »

Michtaq : « Il prenait des notes en caractères incompréhensibles dans un grand cahier chaque fois que je parlais des bijoux, de l'or, de l'argent, des perles, des soies et des richesses que nous avons. Je ne serais pas surpris de le retrouver un de ces jours dans une de nos rues avec son grand cahier. »

Mahbuba : « Tu as beaucoup d'imagination. Redoutes-tu que si d'aventure cet homme venait en Egypte, il te fasse pénétrer dans son carnet et apprendre par cœur son contenu? »

³⁹ Mahbuba signifie ma chérie.

Michtaq : « S'il voulait me faire apprendre ce qui est dans son carnet, je ne me gênerais pas de m'y référer. Je redoute les symboles de ses écrits qui pourraient être de la magie noire. Regarde! Voilà l'ombre des nuages qui se dissipe et découvre le soleil, la fleur qui s'épanouit, l'abeille qui suce son nectar! Louanges à Dieu, Créateur du monde merveilleux! Et voilà cette abeille qui reçoit le message de l'amour, puis l'emporte jusqu'au fond du jardin à la fleur en attente, désireuse d'être arrosée par cet amour. »

Mahbuba : « Et voilà la fleur qui à son tour lui offre généreusement son nectar! »

Michtaq : « Leur union n'est que l'union de la vie. Le cycle est ainsi complété. »

Il l'étreint entre ses bras.

Fin de l'acte 2.

Acte 3

Les personnages :

- Khalid.
- Ra'ia.
- Hélène.
- Ramzi : Il incarne Hanafi, le serviteur du Hagg ainsi que le serviteur du 'Roi du Temps'.
- Les invités : Tayeba Hanem (Madame Gentille), Masseh Effendi, Fellah Bek (Monsieur le Paysan), Mi'mar Bek (Architecte Bek), Muhaflata Hanem (Madame Coquette).
- Les musiciens.
- Deux serviteurs : Abdun et Dahab.
- Des ouvriers.
- Hagg Ibrahim : Il incarne 'le Roi du Temps.'
- Mu'allim Ismail (le maître Ismail).

Scène 1

Les spectateurs découvrent la salle de réception de la maison que Khalid a construite en style arabe moderne. Le dôme domine la salle ornée de fenêtres en plâtre et de vitraux colorés. L'iwan situé devant les spectateurs a la forme d'une voûte ; un autre iwan prend place à côté, surmonté d'une fenêtre. Les murs sont nus. Il y a plusieurs moucharabiehs qui diffèrent dans leurs dimensions et dans leurs sculptures, petites ou grandes.

Le moucharabieh de l'histoire est le plus imposant de l'iwan principal. Des sofas tendus de soie imprimée de motifs égyptiens longent les murs. Des tapis iraniens couvrent le sol en marbre. Au milieu de la salle une fontaine décorée de ravissants dessins géométriques est placée. Des lustres illuminés par des chandelles pendent du plafond.

Tous les meubles sont orientaux et adossés aux murs, à l'exception de quelques tables et de petites chaises.

Il est 16h30. Tout le monde se prépare pour un thé à l'occasion de l'inauguration de la maison.

Le rideau se lève sur deux serviteurs occupés aux derniers préparatifs.

Dahab : *(Il nettoie le moucharabieh avec un aspirateur électrique en s'amusant comme un enfant.)*
« Oh ! Que c'est beau ! On presse le bouton, et la machine fait tout le travail. »

Abdun : *(Pensif et indécis devant un siège.)* « Dahab, viens, aide-moi, je crois que ce jeté de lit est à l'envers. » *(Il l'enlève du siège.)*

Dahab : *(Il laisse l'aspirateur tout ennuyé de laisser son amusement.)* « Qu'est-ce qu'il y a Abdun, tout le temps Dahab, Dahab, tu ne sais rien faire sans Dahab? »

Abdun : « C'est l'envers ; pas possible? Nous nous trompons. » *(Il le retourne de nouveau.)*

Dahab : « Non, non ! Il paraît que l'envers est à l'envers. »

Abdun : *(Indécis, tenant son menton indifférent.)* « Je crois que tu as raison, retourne-le avec moi. »
(Ils l'enlèvent.)

Dahab : « L'autre face est plus brillante. »

Abdun : « D'accord, tu as raison, on le met de l'autre côté. » *(Ils le tournent sur l'autre face rapidement, mais ils sont perplexes)* « Tu sais, j'hésite vraiment, je n'arrive pas à trouver le bon côté. Je crois qu'il vaut mieux le retourner comme au début. » *(Ils le retournent et le remettent sur le siège.)*

(Dahab reprend son aspirateur, Khalid entre et jette un coup d'œil sur la salle puis s'arrête devant le siège.)

Khalid : « Abdun, le jeté de ce siège est de travers. Dahab, viens avec Abdun et remettez-le du bon côté. »

(Dahab quitte son aspirateur avec résignation mêlée d'ennui.)

Dahab : « Je vous jure mon Bek que dès le début, elle devait être comme ça, mais c'est malgré nous. Dans les maisons où nous avons travaillé auparavant, à chaque fois qu'on faisait ce qu'on pensait correct, on nous traitait d'imbéciles, on nous disait ; 'espèce de barbari'⁴⁰. Alors quand on voyait la face correcte, on la mettait à l'envers pour que ça paraisse juste. »

Khalid : *(Riant.)* « Pauvre Dahab ! Ce tissu est oriental, c'est le même que celui de tes vêtements ; et tu t'y connais mieux que moi. Ecoute Dahab, tout ce que tu vois dans ma maison est oriental, alors tu ne dois pas réfléchir deux fois. Dès maintenant, mets à la face que tu trouves correcte, n'hésite pas ! Le temps presse, dépêchez-vous ! »

(Khalid sort après avoir arrangé les coussins harmonieusement et disposé les tables de la même façon.)

Abdun : « Dieu merci ! Notre Bek est gentil ... si c'était mon ancienne patronne, nous aurions entendu plein de lamentations et nous n'aurions pas fini. »

Dahab : « La maison elle-même ne demande pas beaucoup de travail, ce qui est correct est correct et ce qui est à l'envers est à l'envers ? Ici, on peut être sûr qu'on est bien raisonnable. » *(Il reprend son aspirateur.)* « Il aspire même de loin la poussière. » *(Pour essayer la force d'aspiration de la poussière, il l'approche puis l'éloigne du moucharabieh.)*

Abdun : « Enlever la poussière de loin et de près, ce n'est rien. Il faudrait que notre Bek nous apporte une machine qui nous montre la face correcte du tissu. »

(On entend sonner à la porte.)

Abdun : « Va voir qui sonne à la porte, Dahab ! »

⁴⁰ Espèce de nègre.

Dahab : *(En montrant son ennui.)* « C'est vrai qu'il n'y a pas de repos en ce monde. » *(Il laisse l'aspirateur et court vers la porte pour l'ouvrir.)* « Entrez ! Je dirai à mon Bek. Je lui dis qui vous êtes ? »

(Les musiciens entrent.)

Le chef de l'orchestre : « Dis-lui les musiciens, l'orchestre. »

Dahab : « Entrez, asseyez-vous. » *(Il les assoit sur les sièges et sort avertir Khalid.)*

Khalid : *(Entre.)* « Bienvenue ! » *(Les musiciens se mettent debout pour le saluer.)* « Asseyez-vous. »

Le chef de l'orchestre : « Khalid Bek. »

Khalid : « Oui, vous êtes les bienvenus. »

Les musiciens : « Merci. »

(Khalid salut tout le monde.)

Khalid : *(Au chef d'orchestre.)* « Je suis très heureux et j'espère que la soirée sera réussie grâce à vos efforts. Je voudrais de la musique orientale parce que mes invités sont cultivés. La musique doit convenir à l'ambiance orientale de la maison, tout en ayant des improvisations modernes pour plaire à la culture et au goût des invités. »

Le chef de l'orchestre : « On espère vous satisfaire. »

(Les musiciens chuchotent entre eux, prennent leurs instruments et essayent de les accorder. Ils dressent les lutrins supportant les partitions et se mettent à jouer la première pièce choisie.)

(Abdun retourne à son aspirateur.)

Khalid : « Laisse cet aspirateur maintenant, Abdun ! »

(Khalid s'assoit attendant la musique, attentif) « J'ai grande envie d'entendre la musique orientale en son lieu convenable. »

(Les musiciens improvisent une pièce ancienne jouée de façon moderne, sans avoir répété. La cacophonie déplaît à Khalid ; les sons joués par des instruments de musique électriques modernes produisent en effet de fausses notes stridentes.)

Khalid : *(Il sursaute effrayé puis essaie de contrôler ses émotions. Il se dirige vers le chef d'orchestre en souriant, ce dernier s'arrête de jouer.)* « Excuse-moi, j'admire la partie orientale de la pièce, mais la fin est bizarre et me rappelle l'air produit par une petite fille déchiffrant des notes. Qui a composé cette pièce ? »

Le chef d'orchestre : « C'est une pièce ancienne que le célèbre musicien Dahab Abdun a modernisée. Tout le monde dore cette musique maintenant. »

(Dahab et Abdun entrent croyant avoir entendu leurs noms.)

Khalid : « On ne vous a pas appelés, Dahab et Abdun, vous pouvez vous en aller. »

(S'adressant au chef d'orchestre.) « Cette musique est une honte, même si la plupart des gens

l'apprécient. Les notes de la gamme chromatique ne sont que les lettres de l'alphabet. La musique est comme la poésie. Le poète ne doit pas délaissé ses notes enchanteresses au profit de l'écriture.»

(Les musiciens reprennent leur morceau jusqu'à l'air de valse. Khalid les arrête.)

Khalid : « Ce qui m'attriste est qu'à chaque fois qu'on essaie de moderniser notre musique orientale, on y introduit ce qu'il y a de plus mauvais de la musique occidentale, comme les airs de danse, etc . Ce mauvais mélange rabaisse la musique orientale. Le résultat est vraiment risible et ridicule.»

Le chef d'orchestre : «Dieu sait bien qu'on n'aime pas ce mélange, mais on y est obligé pour satisfaire les auditeurs. Nous sommes très heureux de faire de notre mieux pour présenter l'art véritable original pour quelqu'un comme vous qui sait distinguer la bonne musique.»

(Les musiciens commencent à jouer.)

Khalid : *(Il prête une grande attention jusqu'à la fin de la pièce musicale.)* « C'est vraiment une belle pièce, elle est devenue plus agréable en étant plus orientale. Merci à vous tous! Vous pouvez prendre place sur la terrasse. Quand tous les invités seront là, je vous donnerai le signal pour commencer.»

(Les musiciens se dirigent vers la terrasse par une porte latérale.)

(Dahab retourne à son aspirateur. On entend sonner à la porte.)

(Abdun ouvre la porte, Raf'ia entre portant un grand bouquet de fleurs. Surprise, elle exprime son admiration pour la beauté et l'harmonie de l'ensemble tout en se déplaçant dans la salle.)

(Abdun arrête le nettoyage puis sort.)

Khalid l'étreint puis dit:

« Raf'ia, mon amour pour toi dans cette maison est devenu réel et profond. Si cet appartement était un appartement de style moderne, j'imagine que nous serions dans de faux rôles. Nous ne vivrions pas notre amour.»

Raf'ia : « Je ne comprends pas toujours ce que tu dis, Khalid. Mais je sens que tu dis vrai. C'est pour cela que je t'aime, mais en même temps je te crains.»

Khalid : « Raf'ia, on ne vit pas toujours notre propre vie. On pense deux fois, une fois avec le cœur et une fois avec la raison. Et les deux ne s'entendent pas. Mais dans cette maison il vaut mieux ne pas penser deux fois, car tout ce qui s'y trouve nous appartient et fait aussi partie de nous. Nous pouvons donc y respirer, aimer, manger et boire à notre aise.»

Raf'ia : «Tu reviens aux énigmes, Khalid. Je sens bien la grandeur de notre amour, mais je ne suis pas habituée à ta façon de penser.»

Khalid : «N'y pense pas ! Nous vivons une époque et le retour à l'origine n'est pas toujours facile.»

Raf'ia : «Tout dans la maison est beau, toutefois, il y a dans la salle une atmosphère qui inspire la crainte. »

(Elle met les fleurs dans les vases, range les coussins en ordre sur les canapés d'une façon attrayante,

change l'ordre des tables.) « La maîtresse de maison n'a pas beaucoup de travail à faire dans cette maison, *(et en indiquant les meubles)* j'aurais préféré installer ce fauteuil dans l'angle d'en face, mais hélas tous les meubles sont fixés au mur. Ceci empêche la maîtresse de maison de montrer sa personnalité.»

Khalid : « Voyons Raf'ia ! Qu'est-ce que tu dis ! Ne vois-tu pas combien les fleurs ont embelli la salle ? Elle s'est égayée de ton arrangement des coussins et de ta disposition des tables. La salle est devenue ravissante grâce au don féminin, que Dieu vous a donné. Tes tâches magiques ont dissipé tes craintes ! La maison est pleine d'entrain. Tu lui as insufflé la vie. »

Raf'ia : « Tu m'as intimidée. C'est trop ! Tes mots de poète avec lesquels tu me parles toujours m'embrouillent. Ta manière de penser avec profondeur me fait craindre de paraître futile.»

Khalid : « Tu vas voir ; en réalisant mes rêves, je serai plus gai que tu ne le souhaites. Raf'ia, j'ai un cadeau pour toi. *(Il ouvre un placard et en sort une boîte en carton qu'il lui offre.)*

Raf'ia : *(Ouvre la boîte.)* «Une robe de soirée! *(Elle l'étale)* Ou ... une 'abaya⁴¹. *(Et en plaisantant)* Toujours différent des autres personnes! Quelle drôle de surprise! »

Khalid aide Raf'ia à enfiler la 'abaya puis recule d'un pas pour l'admirer.

Khalid : « Tu parais en 'abaya mille fois plus belle qu'en robe. Tiens le miroir ! Tu vois, sa couleur va bien avec la couleur de tes cheveux !»

Raf'ia : *(Regarde dans le miroir et rit avec coquetterie.)* Incorrigible, tu veux seulement ressembler à Haroun El Rachid et faire de moi une de tes maîtresses, *(puis en riant)* je ne te le permettrai pas.»

Khalid : « Mais non ! Ce n'est pas ça ! Je voulais tout simplement que tout soit en harmonie en cette joyeuse occasion et éviter toute anormalité. Les habits occidentaux nous rendent étrangers dans nos maisons.»

Raf'ia : *(Balayant du regard)* « Je me demande où mettrons-nous dans cette salle, le salon doré Louis XV?»

Khalid : «Si on a pu se passer du salon Louis XV, pourquoi se donner du souci pour le placer ? *(Et en montrant les meubles de la salle.)* N'a-t-on pas suffisamment de meubles? »

Raf'ia : « Mais la salle paraît vide avec peu de meubles.»

Khalid : « Les meubles que je préfère sont ceux qui demeurent discrets de façon à ne pas nuire à la personnalité de son propriétaire. Ce genre de meubles occupent effrontément toutes les recoins de la maison de sorte qu'ils ne font que gêner, comme s'ils colonisaient la maison de leur propriétaire.»

Raf'ia : « Alors que diront ma famille et nos amis lorsqu'ils nous rendront visite, que nous n'avons pas de meubles !»

Khalid : « Ils ne diront rien. Ne vois-tu pas que les meubles de la salle sont plus confortables et plus en harmonie avec ce que nous sommes nous que d'autres ? Entre eux nous ne sommes pas des

⁴¹ Robe orientale

étrangers, comme nous le serions avec les 'Louis', les tapis et les tapisseries iraniens et syriens, qui sont plus chers que ces meubles anciens.»

Raf'ia : « Il se peut que toute personne pense pas comme toi et ne prenne pas la beauté comme critère de sa vie; certains envisagent d'autres considérations qu'ils ne peuvent pas négliger. »

Khalid sourit.

Raf'ia : «Qu'est-ce qui te fait rire ?»

Khalid : « Je pensais à notre ancien salon à la maison. C'était du style Louis XV avec des fauteuils français tapissés d'Aubusson. Voici un tas de coussins pour telle ou telle dame avec ses habits orientaux. Je m'amuse de cette pensée et de l'étrange comparaison qui n'a jamais frappé mon esprit comme ça.»

(Mi'mar Bek et Tayeba Hanem entrent.)

Raf'ia : «Bienvenue, Tayeba Hanem.» *(Elles s'embrassent.)*

Khalid : «Vous êtes les bienvenus.» *(Et en saluant Tayeba Hanem.)* «Je suis vraiment heureux que vous soyez venue.»

Raf'ia : *(Elle salue Mi'mar Bek.)* «Bienvenue, Mi'mar Bek.» *(Et en riant.)* «Tu nous a joué un bon tour. Je ne sais si je dois vous féliciter pour cette belle maison ou bien vous reprocher d'avoir été le complice de Khalid contre moi. Je sais maintenant pourquoi vous avez gardé tout secret entre vous deux. »

Mi'mar Bek : «Mon Dieu ! Ce n'est pas du tout un complot. C'était le désir de Khalid Bek d'en faire une joyeuse surprise. Que Dieu vous y ménage le début d'une vie heureuse !»

Raf'ia : « Ce sont plusieurs surprises et non pas une seule. Vous auriez dû me les présenter une par une. La maison est vraiment jolie, mais tout a été renouvelé d'un seul coup.»

Khalid : *(En saluant Mi'mar Bek.)* Je ne sais comment vous remercier. Je remercie les circonstances qui nous ont permis de nous rencontrer. Je sens que je vis un beau rêve qui me comble de bonheur.
»

Tayeba Hanem : «Que Dieu la bénisse pour vous et que vous y meniez une vie de joie et de bonheur ! Que Dieu réalise vos aspirations et que vous y passiez des soirées de fête pour nous combler de joie ?
»

Raf'ia : « Que Dieu vous bénisse ! Merci ma chère.»

(Masseh Effendi et Mouhaflata Hanem entrent.) On se présente.

(Ils sont suivis par Ramzi accompagné de Fellah Bek.)

Raf'ia : «Hello Ramzi !»

Ramzi : « Hello Raf'ia !» *(Il lui baise la main à la manière européenne.)*

Raf'ia : (*À Fellah Bek, en lui tendant la main pour le saluer.*) «Bienvenue.»

Fellah Bek : (*Baise la main de Raf'ia en imitant naïvement Ramzi.*)

Raf'ia : (*Elle retire gentiment sa main avant que Fellah Bek ne l'embrasse.*) «Venez, je vous présente à nos amis...nous sommes heureux de votre présence. Nous devons remercier Ramzi Bek de vous avoir amené chez nous.»

(*Raf'ia présente Fellah Bek à Tayeba Hanem.*)

Fallah bek: (*Baise la main de Tayeba Hanem de la même façon.*)

Tayeba Hanem: (*Retire sa main*) «Je vous en prie!»

Raf'ia: (*Le présente à Mouhaflata Hanem.*) «Fellah Bek, Mouhaflata Hanem.»

Fellah Bek: (*Se courbe pour baiser sa main*) «Enchanté.»

Mouhaflata Hanem: (*Le laisse baiser sa main, puis rit avec ironie.*) «Il embrasse ma main comme si j'étais sa tante.»

(*Tout le monde rit.*)

Fellah Bek: (*Timidement et simplement.*) «Je suis confus; un salut de la tête, un autre des yeux, un troisième en secouant la main, un quatrième en baisant la main. Laissez-moi saluer de la façon qu'il me plaît » (*On rit.*)

Mouhaflata Hanem: (*Pour continuer les plaisanteries.*) «Ne te fâche pas, au contraire je suis ravie, et pour te le prouver, je te tends mon autre main pour la baiser ..., mais exactement comme la première pour qu'elle n'en soit pas jalouse.»

Fellah Bek: (*Prend sa main gauche et reste longtemps à l'embrasser.*)
(*Tout le monde rit.*)

Mouhaflata Hanem: «Il est sympathique.»

Ramzi Bek: «Je commence à être jaloux de toi. Gardes-en un peu pour la prochaine fois!»

(*À Khalid*) «Khalid, pourquoi ne nous as-tu pas dit que c'est un bal masqué?»

Khalid: «Oh oui! Nos habits orientaux sont devenus maintenant des habits de mascarade. Ce que tu dis me rappelle de l'enfant qui a vu un matelot dans la rue : étonné il dit à sa mère : « Regarde, maman, cet homme qui porte des habits d'enfant.» (*Tout le monde rit.*)

«Viens avec moi, je vais te donner des habits de déguisement pour toi et pour tous les autres.»
(*Il fait sortir du placard des robes orientales ('abaya) pour que les invités choisissent ce qui leur convient.*)

(*Admiration de quelques-uns et rire ironique des autres.*)

(*Les invités entrent dans la chambre de côté pour enfiler les robes orientales ('abaya). Ils ressortent sous leur meilleur aspect, les 'abaya camouflant les défauts de leurs corps qu'exhibent les habits occidentaux.*)

Ramzi: *(Il sort en faisant des grimaces mimant les saluts orientaux, en soulevant les mains à sa tête et les rabattant sur le buste.)* «Ce qui me manque c'est la toque sur ma tête. Je me demande comment on peut monter à vélo avec ces larges habits.»

Khalid: «Pas besoin de monter à vélo dans la maison! Les Occidentaux, eux-mêmes, ont des habits d'intérieur pour le soir; ils quittent leurs habits de travail qui leur rappellent la fatigue de la journée ... Pourquoi donc ne pas avoir des habits pour la maison plus confortables, au lieu de nos habits serrés qui étouffent notre corps?»

(Hélène entre.) Des saluts et des présentations.

Hélène: «Je te félicite Khalid...c'est la première fois que je me sens en Orient, vraiment en Orient. Vos habits orientaux sont une bonne idée, une magnifique harmonie. Je te félicite, Khalid, voilà une ambiance magique). Je t'ai apporté un petit cadeau, je croyais qu'il te plairait, mais maintenant je ne sais pas s'il conviendra à cette ambiance.»

Khalid: *(Humblement)* «Tout le mérite revient à Raf'ia. Partout on trouve la marque de son talent et de son goût.»

Ramzi : *(À Khalid.)* « Est-ce qu'Hélène peut porter 'abaya comme nous?»

Hélène: *(En riant.)* «Tu crois que je ne mérite pas de porter une 'abaya?»

Khalid: «J'ai bien fait mon compte. Voilà ton 'abaya! Je ne me pardonnerais jamais de l'avoir oubliée.»

Hélène: «Comme elle est belle! Merci, Khalid.» *(Elle entre dans la chambre d'à- côté puis ressort vêtue de son 'abaya.)*

Ramzi: «J'envie le 'prince Khalid', le nombre de ses femmes augmente et quel harim!»

(Tout le monde rit.)

Hélène: «Tu ne peux pas être sérieux pour un instant, Ramzi.»

Ramzi: «Ne me dis pas que tu considères tout ça *(indiquant tout le monde et montrant son 'abaya)* comme étant sérieux! Tout ça est peut- être désirable, mais où en sommes-nous maintenant de ces formes du passé lointain? Ça ne convient pas à notre vie actuelle. Le monde aspire au renouvellement et non au retour au passé.»

Khalid: «Ne t'empresse pas de porter un jugement, Ramzi! Tu es influencé par tous les racontars qui accusent tout Oriental de recul et de retard et tout Occidental de modernisme et de progrès. Je croyais que tu allais dire qu'on avait progressé, non qu'on reculait. *(Et en indiquant le moucharabieh)* Les orifices ont été bien faits afin de tamiser la lumière pour ne pas fatiguer les yeux : l'air est conditionné d'une façon simple. *(Il enlève le coussin de son siège)* Des sièges propres faits en mosaïque pour faciliter leur nettoyage à l'eau et au savon. Tout cela comme si on groupait en un même lieu le patrimoine de nos ancêtres et les dernières inventions modernes pour la satisfaction de l'esprit et du corps.»

Ramzi: *(Avec ironie)* «Et ce moucharabieh *(en indiquant le grand moucharabieh)* qui est plein de poussière, est-ce qu'on peut la nettoyer avec l'eau et le savon?»

Khalid: «C'est ce moucharabieh qui empêche la poussière qui le couvre d'attaquer tes poumons. Le moucharabieh dans la maison ressemble à la couleur de notre peau qui nous protège de l'intensité de chaleur et des rayons du soleil.»

Ramzi: «Ce sont des questions techniques et même si on considère leurs avantages, vous ne voyez pas que de cette façon nous serons isolés du monde moderne, où règne maintenant l'esprit d'intégration et d'unification. Comment peut-on négliger l'avion, la voiture, la radio et les autres moyens de rapprochement et d'effacement des frontières, pour s'attacher à un vieux moucharabieh usé?»

Khalid: «Je n'encourage pas l'isolement. Tes propos reflètent les oui-dire, que nous répétons inconsciemment sans comprendre les bouleversements qu'ils engendrent. L'intégration et l'unification avant la maturité, c'est de la précipitation et de l'anticipation. L'internationalisation et l'unification se produisent par l'incorporation dans les lois de la création et de l'univers qui ont marqué la différence entre l'être humain, l'animal, les plantes et tout ce qui est inerte. Chacun selon son environnement et sa provenance! En effet chaque existence se développe selon la sensibilité à ce qui l'entoure. On ne peut demander à un Anglais d'avoir la peau brune ou à une Soudanaise d'être blonde au Soudan. »

Masseh Effendi: «Je crois qu'il n'y a pas de Soudanaise qui n'aimerait pas être blonde.»

Mi'mar bek: «Cela nécessite une vérification. Ni la noirceur de la Soudanaise n'est une humiliation, ni la blondeur de l'Européenne n'est un avantage. La couleur brune ou noire n'est qu'un voile coloré, semblable au filtre que l'on met sur la lentille de l'appareil photographique, quand la lumière est intense. C'est tout à fait comme le moucharabieh, à propos duquel on n'est pas d'accord. Quant à l'intégration par l'unification des formes, elle n'est valable que pour les machines. Prenons pour exemple la voiture: elle est la même en Angleterre qu'au Soudan, sans aucune différence, sauf pour le numéro d'immatriculation. On ne trouve aucune étrangeté à cela parce qu'elle est sans vie, sans cœur et sans âme.»

Ramzi: «Comment l'avion serait-il sans vie? Il surpasse pourtant les oiseaux de la terre. Tandis que ce moucharabieh est immobile, fixe avec ses sculptures répétitives ?»

Meemar bek: «Eblouis par nos inventions mécaniques et fiers de ces engins qui se déplacent par répétitions monotones, certains d'entre nous ont pensé soumettre le système d'évolution de l'être humain au système des machines, qui n'ont ni âme ni cœur, même si elles perdureront jusqu'à la fin du monde.»

Khalid: «La répétition du mouvement de la machine l'a conduite à voler dans l'atmosphère, tandis que la répétition de la sculpture du moucharabieh, qui charme notre esprit, nous pousse aussi à nous envoler dans le ciel grâce à sa sculpture magnifique. Et, parce qu'elle a la sympathie des Egyptiens, foncés de peau! Quelle est ton opinion Raf'ia?»

Raf'ia: «Ne le crois pas, Ramzi ... J'ai vu, en entrant, les serviteurs nettoyant l'objet pour lequel les Egyptiens, foncés de peau, ont de la sympathie avec l'aspirateur électrique! Je crois que son enthousiasme pour ce moucharabieh n'est qu'un moyen pour emprisonner la femme et la garder parmi le harim.»

Khalid: «Puisqu'on a inventé l'aspirateur, qui n'est qu'une machine, on doit alors l'employer au service du moucharabieh. Quant à l'emprisonnement de la femme et sa détention dans le harim tu sais bien que cela est à l'opposé de mon caractère, Raf'ia.»

Mouhaflata Hanem: «Quelle conversation profonde! On dirait que nous sommes dans une académie scientifique.»

Raf'ia: «Tu as raison, finissons-en donc! *(elle demande à servir le thé)* Abdun, Dahab, le thé!»

(Les serviteurs entrent avec le thé, les gâteaux et les tartes.)

Raf'ia à Tayeba Hanem: «Combien de morceaux de sucre?»

Tayeba Hanem: «Deux morceaux et peu de lait.»

Raf'ia : *(À Khalid en servant les invités.)* «Khalid, où est la surprise que tu m'as promise? J'espère que ce n'est pas une deuxième 'abaya.»

(Rires.)

Khalid: «Si tu as oublié, moi je n'oublie pas. Mesdames et messieurs, voici la surprise.» *(Il fait un signe aux musiciens qui sont sur la terrasse. L'orchestre commence à jouer. Un silence règne, puis on entend des murmures qui s'accroissent et se mêlent au bruit des cuillères et des verres de thé.)*

Khalid: *(Fait un signe aux musiciens qui s'arrêtent de jouer.)*

Hélène: «Pourquoi as-tu arrêté la musique?»

Ramzi: «Cette musique nous endort. Elle est très monotone et répétitive, tout à fait comme la sculpture de ce moucharabieh ... Excuse-moi, Khalid!»

Raf'ia: «Quittons cette atmosphère pesante; nous voulons de l'amusement.»

Ramzi: *(Il se lève et prend un disque de danse d'un coffret qu'il avait apporté avec lui. Il le pose sur le gramophone qui se trouve dans la salle.)*

Raf'ia: «Jazz, Twist, tu nous tentes fort Ramzi.»

Ramzi: *(Va vers Raf'ia)* «Si c'est ainsi, voulez-vous m'accorder le privilège d'une danse?»

Raf'ia: *(S'adressant à tout le monde)* «Fêtons joyeusement la nouvelle maison de Khalid!»

(Elle danse avec Ramzi.)

(Masseh Effendi danse avec Tayeba Hanem, tandis que les autres demeurent assis.)

Madame Mouhflata: *(À Fellah Bek)* «Tu ne me demandes pas à danser?»

Fellah Bek: «J'aimerais le faire, mais je ne sais pas danser.»

Mouhaflata Hanem: «La danse est facile ... Viens je t'apprendrai.» *(Il se lève ravi, il l'entoure et danse d'une façon comique.)*

Raf'ia: *(À Khalid)* «Tu ne dances pas avec Hélène ?» *(Elle danse toujours avec Ramzi en tortillant ses hanches de façon inappropriée.)*

Khalid: (*Maussade*) «Mon Dieu, je ne peux pas supporter ça!»

Hélène: «Laisse-les s’amuser.»

Khalid: «C’est insupportable, je ne peux pas me retenir.» (*Il se dirige vers le gramophone et enlève le disque, puis, d’un air morose, baisse les yeux.*)

Masseh Effendi : (*Applaudit et dit en se moquant*) «Encore! Encore!»
(*Aucun rire, le silence règne, tous sont troublés et ne savent pas quoi faire.*)

Raf’ia: (*Aux invités*) «Khalid paraît épuisé et à bout de nerfs. Laissons-le donc se reposer, sortons prendre l’air pur!»

Ramzi: (*À Masseh Effendi*) «C’est trop ... C’est anormal.»

(*Tous enlèvent leurs habits orientaux et remettent leurs habits du début. Ils s’en vont, sauf Raf’ia, Hélène et Khalid.*)

Raf’ia: «Je ne comprends pas ton comportement, Khalid. Tu m’as mis dans une situation difficile devant mes amis.»

(*Elle enlève son ‘abaya, la jette, puis s’en va pour rejoindre les autres.*)

Khalid: (*Calmant son emportement et suppliant Raf’ia*) «Raf’ia, s’il te plaît, ne pars pas avec les autres! Je le prendrai mal et cela aura des conséquences néfastes. »

Raf’ia: (*Énervée*) «Tu insultes mes amis, puis tu me demandes de les laisser partir après les avoir congédiés? ... Ah! Que penses-tu de ça?

Khalid: «Ce dont je voudrais te parler est au-dessus de toutes ces considérations. Je souhaite m’entendre avec toi.»

Raf’ia: «Quel entente tu demandes après tout ce qui s’est passé ? J’ai longtemps supporté ton étrangeté, mais ce qui vient de se passer dépasse les bornes. Tu es un barbare arriéré. Tu n’es pas capable de vivre en communauté et je ne peux plus te supporter.»

Khalid: «Raf’ia, Raf’ia ... Je t’en supplie!»

Raf’ia: «Khalid, tu es jaloux de Ramzi et tu essayes de le cacher ... Tu recours à toutes ces leurres de moucharabieh et de coutumes, au lieu de te s’efforcer de te connaître toi-même clairement.»

Khalid: «Raf’ia, tu n’es pas consciente de ce que tu dis. Je t’en supplie, au nom du bon Dieu.»

Raf’ia: «Je suis bien consciente de chaque mot que je prononce. Je suis heureuse de te connaître à fond avant qu’il ne soit trop tard.»

Khalid: (*S’approche et attrape les bras de Raf’ia en suppliant.*) «Raf’ia! Pourquoi tout ça ?»

Raf’ia: (*Excitée, elle se dégage avec agitation*) «Laisse-moi! Tu es un monstre. N’attends pas que je revienne ici désormais. »

Hélène: *(Se hâte vers Raf'ia)* «Pour l'amour de Dieu, Raf'ia, calme-toi, s'il te plaît! La situation ne devait pas s'envenimer à ce point.»

Raf'ia: «Éloigne-toi de moi, toi aussi! Que veux-tu de moi ? Il est maintenant tout à toi! Profites-en !» *(Elle rit d'un rire sarcastique. Et jette avec fureur l'alliance de fiançailles à Khalid, puis sort).*

(Khalid, debout à sa place, ne bouge pas, exprimant une grande douleur, Hélène s'assoit en mettant sa tête entre ses mains... Un laps de temps passe; tous les deux dans cette attitude. Khalid se dirige ensuite vers le moucharabieh et regarde à travers ses petites ouvertures, il voit Raf'ia s'éloigner de la maison avec Ramzi.)

Après un certain temps.

Khalid est toujours absorbé par ses pensées.
Tout à coup Hélène l'interpelle.

Hélène: «Khalid!»

Khalid: «S'il te plaît pardonne-moi et pardonne à Raf'ia!»

Hélène: «Je regrette vraiment pour vous et je suis attristée autant que toi.»

Khalid: «Je sens bien comment tu es attristée ... Je suis plus malheureux que toi, Hélène. Toi, tu sais pourquoi tu l'es, tu es consciente de toi-même et de tes sentiments, mais moi, les choses se sont tellement emmêlées en moi que je n'arrive pas à savoir la cause de mes douleurs. Je défaille donc sous un poids insupportable qui résulte de la cause de mon échec et de ma douleur.
(On fléchit donc, sous un poids que l'être ne peut supporter, je trouve que la cause de mon échec et ma douleur est le résultat inévitable et naturel de cet état.)»

Hélène: «Comme je souhaite avoir la possibilité d'offrir le salut à ton âme souffrante.»

Elle se dirige vers le gramophone et place le disque de la cinquième partie de la symphonie pour clarinette de Brahms.

Tous deux écoutent en silence la musique avec une profonde attention, ils semblent touchés.

Khalid : (La musique s'arrête. Khalid arrête le gramophone. Tandis qu'Hélène continue ses méditations. Elle est tellement émue par l'ambiance de la salle et par la peine de Khalid que des larmes coulent sur ses joues. Khalid s'approche d'elle, caresse sa tête et ses cheveux, comme il le ferait pour dorloter un enfant docile.)

Khalid: «Comme je te trouve plus proche que mes parents! En écoutant ensemble la musique de Brahms, j'éprouve les mêmes sentiments qui nous ont réunis le jour où nous avons admiré les vestiges de l'art antique chez le Hagg Ibrahim. Tu te rappelles la première fois quand nous sommes restés longtemps à contempler ce moucharabieh.»

Hélène: «Je sentais nos âmes voler dans un univers inaccessible »

Khalid: «C'est vraiment incompréhensible et embarrassant. Comment la musique de Brahms nous soulève-t-elle au ciel? Je sens alors que nos corps se sont évaporés, que nous avons franchi les limites du temps, qu'ainsi l'union de nos âmes est devenue une vérité réelle. Toutefois, quand je suis avec mes parents et que j'envisage notre situation, j'ai l'impression que plusieurs générations nous séparent.»

Hélène: «En culture, on ne considère pas les générations.»

Khalid: «La légende grecque raconte que quand le 'Faune' et la 'Sirène' se sont rencontrés sur la côte maritime, l'un avec son hautbois, l'autre avec son coquillage, la musique n'a rapproché que leurs parties supérieures dans une entente heureuse, mais leurs parties inférieures restèrent figées sans aucun contact et aucun rapprochement. En effet, comment le Faune pourrait-il vivre dans l'eau puisque sa partie inférieure est animale et comment la 'Sirène' pourrait-elle vivre dans l'air étant donné que sa partie inférieure est celle d'un poisson?»

Hélène: «Le fusionnement de leurs parties supérieures représente la culture qui entraîne le développement, tandis que la différence stable de leurs parties inférieures n'est que l'ignorance même.»

Khalid: «Où en sommes-nous du développement avec la lourdeur de l'ignorance qui s'accroît de plus en plus de façon désordonnée et laide ?»

Hélène: «Tu ne peux pas faire faire aux autres, ce qu'ils doivent faire par eux-mêmes. Les personnes qui nous sont chères doivent inévitablement emprunter le même long chemin pour trouver leur être véritable dans le nouvel horizon.»

Khalid: «Je crains qu'elles ne se trompent de chemin et qu'il n'y ait pas de rencontre.»

Hélène: «Cette inquiétude disparaîtra quand tu vivras ton nouveau développement. De cette façon tu trouveras le calme.»

Khalid: «Crois-tu que je trouverai le calme dans cette tempête environnante qui emporte tout ce qui m'est cher!»

Hélène: «Rappelle-toi des paroles du poète Tagore à l'homme hypnotisé qui voulait porter les soucis du monde sur ces faibles bras. Il lui dit; 'Jette-toi dans la mer du Dieu miséricordieux, son eau te soulèvera toi-même.'»

Khalid: «Entre la Mer de la Miséricorde et moi il y a tout un monde et un tas de corps de mes parents et de mes amis. Pour arriver à cette mer, il est inévitable de les piétiner.»

Hélène: «N'y a-t-il pas d'autre chemin que celui des corps et des cadavres? Pour le meilleur et pour la vie il faut que tu sois influencé par ce qui est vivant et plein d'ambition au lieu de ce qui ne l'est plus.»

Khalid: «En tournant le dos à mes parents, la Mer de la Miséricorde me sera masquée. Je n'y arriverai jamais et je serai le premier à te manquer dans la foule de ces corps.»

Hélène: «Ne te presse pas. Ils vont tous te suivre. On retourne à Brahms?»

Khalid: «C'est mieux; s'il te plaît.»

Hélène place le disque du Final N° 5.

Hélène: «Khalid, tu es bien fatigué après tous les événements de la journée. Si j'ai quelque chose à te demander, tu me promets de l'accomplir ?»

Khalid: «Je ferai tout ce que tu demandes. Je n'ai plus la force d'objecter.»

Hélène: «Cela m'attriste de te laisser dans cet état. Mais tu es fatigué et il est très tard. Promets-moi de te coucher immédiatement. Tu as grand besoin de repos.»

Khalid: *(En souriant)* « Je te le promets.»

Hélène: *(Elle l'embrasse sur le front, comme s'il était son fils.)* «À Bientôt Khalid!»

Khalid: «À Bientôt Hélène. Je ne sais comment te remercier!»

(Khalid accompagne Hélène jusqu'à la porte puis retourne. Il éteint les lumières et s'allonge dans un fauteuil sous le moucharabieh, avec ses mêmes habits. Il sombre dans un profond sommeil.)

Acte 4

Le rêve

(En sommeillant sur le fauteuil sous le moucharabieh, Khalid fait le rêve suivant, une apparition à travers les orifices du moucharabieh.)

Le Hagg Ibrahim apparaît vêtu d'un habit court montrant ses bas noirs accrochés à des jarretières. Il est chaussé de babouches. Sur sa tête, il porte un haut chapeau, imprimé des mêmes dessins que sur le papier peint des murs, et surmonté de cornes dorées. Son visage ne laisse apparaître aucune expression ; on dirait le visage d'une poupée.

Khalid: «al salam 'alekum, Hagg Ibrahim.»

Hagg: «Tu te trompes, je ne suis pas le Hagg Ibrahim.»

Khalid: «Qui es-tu alors?»

Hagg: «Je suis 'Malek El Zaman'. Je creuse les tombes et je peins les cadavres au Ripolin.»

Khalid: «Comment tu les peins au Ripolin ...? Ils sont faits de bois de teck incrusté d'ivoire.»

Malek El Zaman: «Le Ripolin ne te plaît pas? Attends donc! Viens, Hanafi, viens garçon!»

(Hanafi arrive; il ressemble au comme un jumeau à Ramzi. Il est vêtu du même habit de serviteur qu'il portait dans l'acte 1. Il tient une grande boîte ronde et grise, revêtue des mêmes dessins que sur le chapeau de Malek El Zaman. Il commence à lire tout en faisant tourner la boîte entre ses mains.)

Hanafi: «Le Ripolin merveilleux ...Une marque qui ne fatigue pas. Une fois la boîte ouverte, elle est à ton service. Tu peins l'ancien, il devient neuf avant que ton pinceau n'ait séché ... Le ripolin peint le bois, l'acier et l'ivoire. L'eau et le savon ne l'effacent pas. C'est un produit de Paris.»

Khalid: «C'est épouvantable, c'est terrifiant. Tu n'es que le démon. Éloigne-toi de moi! Dorénavant, je ne veux plus de toi! Je ne veux plus te connaître.»

(Malek El Zaman disparaît.)

On entend la pièce de musique de Bach: 'I Call on Thee Lord Jesus Christ'.

À ce moment, on voit Hélène dans l'angle gauche supérieur du moucharabieh. Vêtue d'un habit blanc, le regard perdu, elle paraît flotter dans l'espace.

Khalid: «Hélène, Hélène. J'ai vu le Hagg Ibrahim. Il a changé, il est devenu Malek El Zaman. Il n'est plus cet ami que nous connaissions? Il peint les cadavres au Ripolin....Hélène! Pourquoi ne réponds-tu pas ? Où es-tu?»

Hélène arrive lentement au milieu de la scène et commence à parler d'une voix qui semble sortir du fond de son âme.

Hélène: «Je suis dans la zone de la douleur. Le monstre sans âme et sans cœur a cassé les chaînes. Il a attaqué mes parents, mes amis et tous ceux que j'aime. Il les a tués. Leurs cadavres éparpillés dans l'espace sont dévorés par les aigles et les faucons. Oh! Comme c'est terrifiant et épouvantable! Je suis plus malheureuse que toi, Khalid. Je cherche Malek El Zaman pour enduire les cadavres de mes parents et de ceux que j'aime de Ripolin.»

Khalid: «Excuse-moi, Hélène. Je ne voulais pas te faire souffrir.»

Hélène: «Au revoir, ami.»

Khalid: «Où vas-tu Hélène?»

Hélène: «À la Mer de la Miséricorde.»
(Elle disparaît soudainement.)

Khalid: «Quels paradoxes?»
(Il disparaît.)

Sur le côté droit de la scène apparaît Raf'ia apeurée. À chaque pas elle se retourne et lance un regard terrifié.

Raf'ia: «Khalid, Khalid! Où es-tu? dit-elle d'une voix étouffée à peine perceptible. Ils me poursuivent. J'ai peur, Khalid, où es-tu?»

(Malek El Zaman surgit derrière elle, brandissant un grand pinceau.)

Malek El Zaman: «Tu ne m'échapperas pas. Je t'attraperai et je t'enduirai de Ripolin.»

Raf'ia: «Éloigne-toi de moi! Khalid! Khalid! Sauve-moi!»

*(Elle court avec lenteur dans le cauchemar.)
(Ramzi apparaît derrière Malek El Zaman portant des vêtements en cuir gris maculé de vilaines taches ressemblant aux dessins du papier peint. Il brandit une boîte de Ripolin.)*

Ramzi: «Malek El Zaman! Attrape-la! Tue-la et enduis-la de Ripolin.»

(Raf'ia court, mais elle culbute et tombe entre les deux. Ramzi l'attrape; elle s'étend, essoufflée, par terre. Malek El Zaman trempe son pinceau dans la boîte de Ripolin que lui présente Ramzi. Puis il le soulève pour peindre Raf'ia, tout en riant aux éclats.)

Raf'ia: *(En criant d'une voix étouffée)* «Khalid! Ils vont me peindre! Sauve-moi!»
(Tout à coup Khalid paraît à côté de Malek El Zaman, il attrape fortement sa main.)

Khalid: «Gare, si vous la touchez! Je vous aspergerai de potasse. Hagg Ibrahim! Mu'allim Ismail!
 Hanafi! Venez à notre secours!»

(Le véritable Hagg Ibrahim, son serviteur ressemblant à Ramzi et Mu'allim Ismail, suivi de vingt de ses apprentis, apparaissent. Ils tiennent de petites boîtes blanches.)

Hagg Ibrahim: «Attrape-le, Mu'allim Ismail!»

(Mu'allim Ismail attrape Malek El Zaman. Le Hagg Ibrahim l'asperge de potasse. Il le fait ainsi fondre et disparaître. En même temps Hanafi pousse Ramzi et le fait tomber par terre. À ce moment on entend un bruit d'explosion métallique. Hanafi le fait fondre à son tour avec de la potasse.)

Khalid: *(Agenouillé à côté de Raf'ia)* «Que Dieu vous bénisse!» *(S'adressant à Mu'allim Ismail)* «Qui sont ces jeunes hommes, Mu'allim Ismail?»

Mu'allim Ismail: «Ce sont mes apprentis et celui-ci est le plus petit de mes fils. Il est passionné par la fabrication des fenêtres, davantage même que son père.»

Hagg Ibrahim: *(S'adressant à Khalid)* «Aucun autre service, mon Bek?»

Khalid: «Je ne sais comment vous remercier, vous nous avez sauvés.»

Hagg Ibrahim: «Oh mon Bek, nous sommes tous à votre service! Nous ferons tout ce que vous demandez.»

Khalid: «Que Dieu vous garde! Je n'oublierai jamais votre courage et votre dévouement.»

Hagg Ibrahim: «Allons Mu'allim Ismail, allons Hanafi, allons les gars.»

(Ils disparaissent tous.)

Raf'ia est toujours par terre en train de pleurer à côté de Khalid.

Khalid : *(Il essuie tendrement le visage de Raf'ia avec son mouchoir.)*

Khalid: «Je remercie Dieu que tu sois sauvé !»

Raf'ia: *(Tout en pleurant)* «J'ai froid.»

Khalid : *(Prend une grande boîte en carton et la lui présente.)* «C'est pour toi!»

Raf'ia : *(S'assoit par terre et l'ouvre.)* «Oh! Une 'abaya!» *(Avec des rires mêlés de pleurs.)* «On ne peut te corriger!»

(Puis d'un air sérieux) «Tu n'as pas changé. C'est ce qui rend mon âme tranquille et sereine.»

Khalid: «Essuie tes larmes. Tes pleurs me serrent le cœur. Raconte-moi l'aventure qui t'a menée jusque-là.»

Raf'ia: «Tu profites de mon état pour te moquer de moi! Ce n'était pas une aventure, c'était une tragédie.»

Khalid: «Excuse-moi. Raconte-moi tout ce qui est arrivé!»

Raf'ia: «Après t'avoir quitté pour aller au dancing avec Ramzi, nous nous sommes égarés. Empruntant une rue, puis une autre, empruntant une ruelle, puis une autre, pendant que le vent soufflait fortement, empoussiérant nos visages et nos nez. Nous ne savions pas où nous étions. Enfin, nous nous sommes trouvés devant le magasin du Hagg Ibrahim. Là! Ah! Mon Dieu! C'était terrible, c'était terrifiant.» *(Elle cache ses yeux avec ses mains.)*

Khalid: «Qu'est-ce qui s'est passé?»

Raf'ia: «Hanafi a versé la potasse. Elle s'est répandue sur Ramzi, qui s'est changé en acier. Terrifiée, j'ai couru pour m'échapper. Ramzi est alors entré dans le magasin de Hagg Ibrahim. Puis ils sont sortis tous deux avec un pinceau et une boîte de Ripolin. Ils ont essayé de m'attraper pour me peindre. J'ai couru de toutes mes forces et le reste tu le connais.»

(Elle pleure comme un petit enfant, qui rentre à la maison après s'être égaré.)

Khalid: «Ne savais-tu pas dès le début que Ramzi est en acier et qu'il ne vaut rien?»

Raf'ia: «Comment pourrai-je le savoir puisque tu ne me l'as pas dit?»

Khalid: «C'est ce que je voulais te le dire, quand je t'ai suppliée de ne pas me quitter pour rejoindre les autres.»

Raf'ia: *(En s'accrochant à lui)* «Je ne te quitterai jamais Khalid. Je croyais que tu t'intéressais au moucharabieh plus qu'à moi. C'est ce moucharabieh qui s'est dressé comme un obstacle entre toi et moi.»

Khalid: «Ne nous lamentons pas à propos de ce moucharabieh! Moi-même, je me suis égaré avant toi. Je suis passé par les mêmes rues et les mêmes ruelles. Le vent et la poussière ont soufflé sur mon visage. Je n'ai point connu de stabilité ni rencontré aucun refuge avant de trouver ce moucharabieh dans le magasin de Hagg Ibrahim. C'était un don de Dieu qui m'a conduit à construire notre maison que voilà.»

(Khalid la soulève. Ils marchent ensemble, ils traversent le moucharabieh pour se rendre à l'intérieur.)

Raf'ia: «Voilà! Tu as réussi finalement à m'accueillir dans ton harim.» *(Elle rit avec soumission)*

Khalid: «Il n'y a plus de harim.»

Raf'ia: «Alors pourquoi toujours ce moucharabieh?»

Khalid: «Pour nous protéger de la poussière, non pour emprisonner le harim. Ses barreaux sont plus fragiles que la toile de l'araignée. Ce moucharabieh ne nous empêchera pas de sortir à tout moment. Tu peux essayer.»

Raf'ia: «J'ai peur, en essayant, de le casser et d'abîmer ses ornements.»

Khalid: «Oh! Ce sera une grande perte si elle se casse. Elle a dû être montée si finement par plusieurs générations.»

Raf'ia: «En effet ses ornements sont beaux. En les regardant on perçoit comme un air musical qui émanerait des cordes du mazhar.»

Khalid: «Écoute, n'entends-tu pas vraiment de la musique?»

Raf'ia: «Qui pourrait bien jouer cette belle pièce de musique?»

Khalid: «Ce sont les musiciens qui sont sur la terrasse. C'est la surprise que je t'ai promise.»

Raf'ia: *(En contemplant le moucharabieh)* «J'ai par moment l'impression que c'est une musique et non un moucharabieh, et, par moment, que c'est un moucharabieh et non une musique. Pourquoi le moucharabieh et la musique se fondent-ils en une admirable harmonie?»

Khalid: «Complétons donc cette harmonie!» *(Ils s'embrassent.)*

(C'est la fin du rêve. Khalid dort toujours dans le fauteuil dans sa première position.)

On entend une petite phrase musicale d'une mélodie.

“Oh Dieu! Dissipe le brouillard qui couvre nos têtes!”

Fermeture du rideau.

La fin.